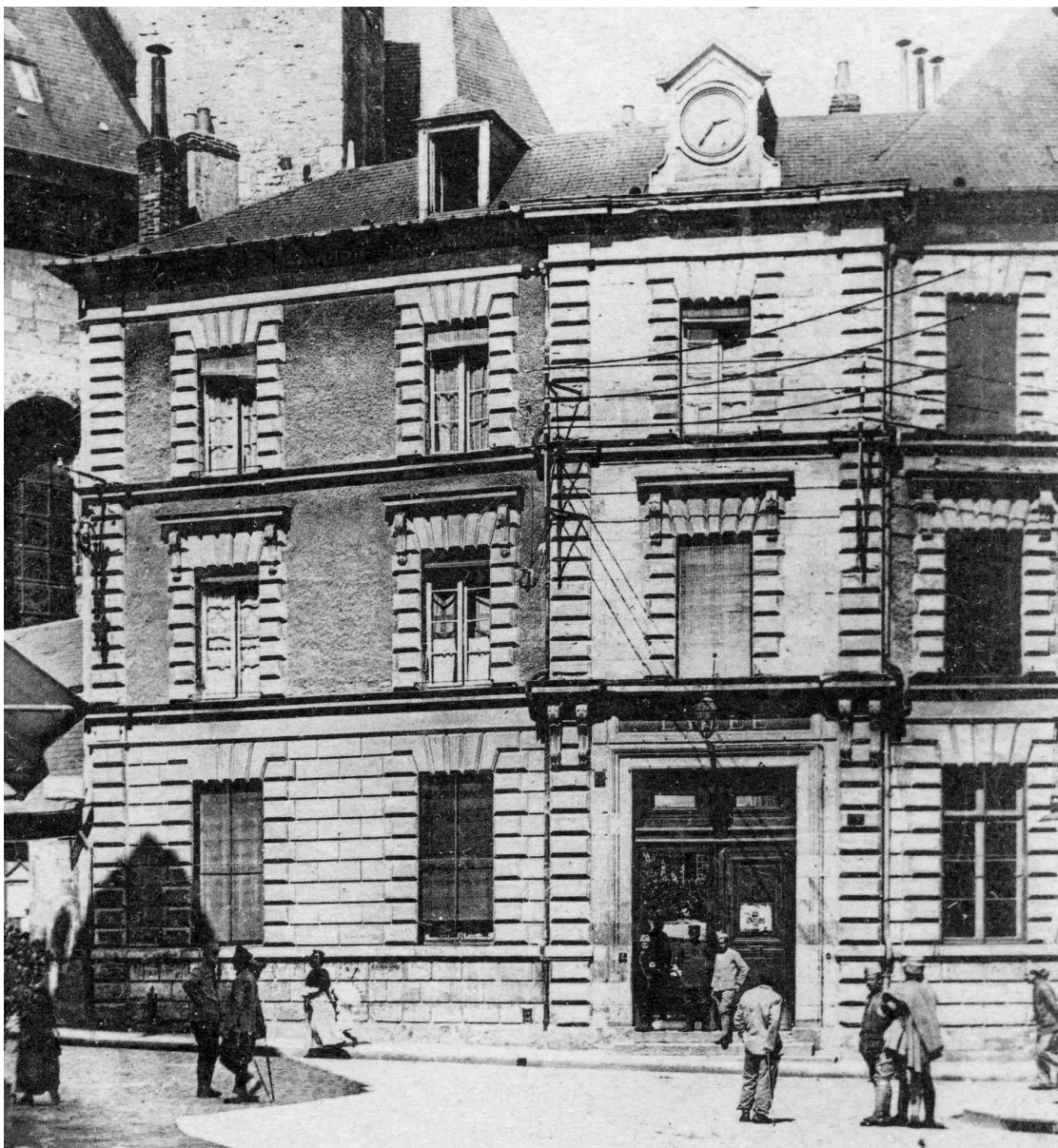


DE 1914 À 1919

FIN DU PROVISOIRAT DE M. FÉLIX MÉCHIN.

LA GUERRE DE 14-18.

Dès le début de la guerre, (août 14), les bâtiments du Lycée devinrent un hôpital militaire¹. Comme le décrit Romain Baron² *il regorgea bientôt de blessés et de malades. Des lits avaient été installés non seulement dans les dortoirs, mais aussi dans les salles de classe et dans les études vidées de leur matériel scolaire et même dans la chapelle dont les fenêtres donnaient sur la rue Mirangron. Le concierge fut remplacé par un sergent du service de santé et, dans la cour d'honneur, c'était un va et vient incessant d'infirmiers militaires, d'infirmières bénévoles et aussi d'éclopés, appuyés sur leurs béquilles. Seule la partie supérieure du bâtiment accolé à l'église Saint-Pierre qui abritait les laboratoires de physique et chimie, d'histoire naturelle et la classe de dessin, n'avait pas été occupée par l'autorité militaire.*



¹ Voir carte postale de cette époque ci-dessous.

² BL Amicale 3 / 79 et 4 / 79, sans autre précision, toutes les citations suivantes sont tirées de cet article.

Pour les autorités universitaires, il était primordial d'assurer le service d'enseignement comme l'explique M. Méchin (discours de 1915) : *Il nous fallait songer à vous et à la continuation de vos études ; il importe en effet, afin de sauvegarde dans l'avenir les destinées du pays, que la vie intellectuelle ne soit pas interrompue, même pendant que se déroulent les événements les plus tragiques.*

Pour la rentrée, les salles de Physique, de Chimie et de Mathématiques restaient donc disponibles, on compléta ces locaux en louant en guise d'annexe, un immeuble libre, momentanément vacant, situé 16 rue du Rempart, dans lequel on put installer 13 salles de cours, la rentrée fut donc assurée : *il nous a fallu chercher une maison pour y installer nos classes. Un immeuble dans lequel treize salles pouvaient être utilisées s'est trouvé vacant, nous l'avons affermé et comme nous disposions au lycée des salles de physique et de chimie ainsi que de la classe de mathématiques, la rentrée a pu se faire et les cours reprendre au jour fixé..*

Je me souviens seulement, précise Romain Baron, que la classe de première qui ne comprenait guère, toutes sections réunies qu'une quinzaine d'élèves, se tenait dans une petite salle du rez-de-chaussée, dans une intimité presque familiale. Les bruits de la rue ne nous importunaient guère car, à l'époque, la circulation était réduite et les autos étaient moins nombreuses que les voitures à chevaux.

Mais ce n'était que du provisoire, il fallut évacuer l' « annexe » le 16 novembre.

M. Méchin, Proviseur, dans son discours de distribution des prix du 13 juillet 1915, explique bien cette situation.

Le 16 novembre (1914) on nous a prévenu d'avoir à évacuer de suite notre annexe ; nous nous trouvions réduits à trois salles de classe, car il n'était pas possible de trouver en ville un local utilisable. En plaçant des tables dans la salle de dessin, la salle de manipulation et le laboratoire du professeur de physique, en faisant des classes à toutes les heures de la journée entre 8 heures et 18 heures, en opérant quelques réductions dans le nombre des heures consacrées à certains enseignements, en en supprimant même parfois, nous avons pu réorganiser les cours au lycée même ; sauf pour les élèves de cinquième, que le professeur a eu la complaisance de recevoir chez lui, et pour ceux des classes élémentaires qui ont été hospitalisés gracieusement par un conseiller municipal jusqu'au 1^{er} mars. Enfin le service de santé ayant bien voulu mettre à ma disposition trois salles non occupées alors par les malades, nous avons réuni chez nous tous nos élèves et cela nous a permis, en outre, d'améliorer un peu l'emploi du temps pour certaines classes.

Il ne restait donc que 6 salles disponibles au Lycée dont la salle de dessin, celle de manipulation et le laboratoire des professeurs et les 3 salles non occupées par les malades et blessés. La classe de 5^e s'installa au domicile de son professeur, les classes élémentaires chez un conseiller municipal, jusqu'au 1^{er} mars 1915.

Tous ces déménagements étaient très perturbants, et M. Méchin rendait hommage à tous : *Ces changements ne se sont pas accomplis sans apporter des modifications profondes dans l'horaire des divers exercices et je dois rendre hommage au dévouement de MM. les professeurs, qui se sont prêtés de la meilleure grâce du monde au bouleversement de leurs habitudes. J'ajouterai que malgré cette dualité, l'entente la plus cordiale n'a cessé de régner entre l'Administration de l'hôpital et nous. Et il remercie le Médecin - chef et ses collaborateurs de leur amabilité à notre égard.*

Un témoignage littéraire sur cette époque, la salle de dessin.

L'un des élèves de cette époque, Louis Rolland, dont nous parlons abondamment ci-dessous, devenu professeur et romancier, sous le nom de Louis Francis, publia en 1937, une nouvelle : *Le Chouel*³, dans laquelle il évoque, en les romançant quelque peu, ses souvenirs du lycée. La première page évoque bien la situation de l'établissement, occupé par un hôpital militaire et en particulier les locaux qui avaient été laissés disponibles pour l'enseignement, notamment la salle de dessin.

Par principe, dans tous les lycées, la salle de dessin se trouve sous les combles. Mais cette expression semblait particulièrement convenir au galetas où les exigences du Service de Santé avaient relégué nos exercices barbouilleurs sans goût et sans bonne volonté.

³ In *La Revue de Paris*, livraison du 1^{er} août 1837, pp. 616 à 631. BMN : AS—12091.

Dans les bâtiments principaux du lycée de N... (Nevers), autour de la grande cour, on coupait les jambes à des Sénégalais qui avaient eu les pieds gelés. C'était la spécialité du major S..., chirurgien célèbre et sénateur qui commandait l'hôpital n° 16⁴, et, le nombre des misérables augmentant chaque jour, on nous avait refoulés dans l'unique aile qui subsistait de l'ancien collège des Jésuites. L'administration faisait des prodiges pour imaginer des emplois du temps permettant aux sept classes de vivre dans des locaux, qui, à la veille de la guerre, n'abritaient plus que la Philosophie, la Nature et le Dessin.

Celui-ci d'ailleurs avait cédé la place à la Géographie et s'était réfugié dans le magasin aux accessoires. On avait entassé sous les pentes du toit, dans les « jagnasses », comme on dit dans le pays, les têtes de Démosthène et de Caracalla, les cruches, les dames-jeannes et tous les morceaux de plâtre qui nous servaient de modèles. L'air et la lumière pénétraient par deux vasistas qu'on manœuvrait avec des tiges de fer percées de trous. Le milieu de ce réduit était traversé par une poutre sous laquelle un homme de haute taille aurait été obligé de se baisser.

La situation des internes et du personnel.

Il faut préciser cependant qu'avant-guerre, le lycée ne comptait pas plus de 300 élèves dont 90 pensionnaires. Or ceux-ci ne pouvant être hébergés au Lycée, avaient dû se loger en ville ou partir dans les lycées des villes voisines. De ce fait, l'effectif était encore réduit.

À titre d'exemple, un ancien élève, Jean-Jacques Rondepierre⁵ rappelle qu'en 1914, le Lycée, où il était pensionnaire, avait été transformé en hôpital pour les blessés de guerre et que seuls les externes y étaient admis. De ce fait, il avait dû terminer ses études au Lycée de Moulins où il avait reçu la médaille d'honneur offerte par les Anciens Élèves.

7 professeurs étaient mobilisés. On fit appel aux bénévoles, à deux professeurs honoraires, à des enseignants d'autres établissements, dont un de l'École Normale de Filles, au Directeur de l'EPS et aux professeurs adjoints, qui faute d'études étaient sans emploi. On réduisit les heures de cours. On enseigna en continu de 8h à 18 h comme l'expliquait M. Méchin.

Cette solution était plus ou moins bonne pédagogiquement, c'est du moins ce qu'en pense Romain Baron. *Une grande partie du personnel étant mobilisée, l'administration du lycée avait tant bien que mal comblé les vides. Les professeurs du premier cycle qui n'étaient pas partis passèrent d'office dans les grandes classes. Ils furent suppléés à leur tour par les répétiteurs qui, par suite de la suppression des études surveillées, auraient été sans emploi. Celui qui se montra le plus compétent fut M. Dincher, plus connu sous le surnom de Belette, qui déjà comme répétiteur, avait montré d'incontestables talents pédagogiques en venant au secours des élèves brouillés avec les mathématiques. Les autres firent preuve de beaucoup de zèle, mais comme la plupart d'entre eux ne s'étaient jamais donné la peine de parfaire ou de rafraîchir leurs connaissances, ils ne parvinrent pas à faire oublier les professeurs titulaires, dont ils avaient pris la place.*

Comme de nombreux exemples, au cours de ces chapitres, le montrent, beaucoup de ces répétiteurs ou professeurs adjoints, ou pions comme les nomment les potaches, n'ayant pu réussir à passer le concours de recrutement ou ayant renoncé très tôt à cette perspective, étaient devenus des « surveillants à vie » s'encroûtant peu à peu dans cette tâche peu exaltante et cessant d'étudier et de se cultiver.

Il faut ajouter quelques nouveaux venus. M. Lionel Bataillon, jeune professeur d'histoire qui avait eu la chance d'être réformé, vint seconder M. Gueneau. Un autre réformé, M. Paul Danchaud, ancien élève du lycée, qui venait d'être reçu à l'École Normale Supérieure, dont les cours avaient été interrompus par la guerre, vint à la rentrée de 1915, enseigner la physique et la chimie dans les grandes classes. Il remplaçait M. Vincent, directeur de l'École Primaire Supérieure, qui avait bien voulu, l'année précédente, se charger de cet enseignement. En somme, nous avons un corps professoral assez hétéroclite qui malgré sa bonne volonté et parfois même son dévouement était loin de valoir celui d'avant-guerre.

Les internes, comme nous l'avons signalé, durent trouver à se loger en ville. L'administration du lycée avait sollicité des offres de logement et proposait aux parents la liste

⁴ Rolland fait sans doute allusion à un personnage réel, le numéro de l'hôpital installé au lycée était bien le 16, mais nous ne savons pas qui était de chirurgien – sénateur.

⁵ BL Amicale N°2/1984. L'accueil des externes se faisait dans les conditions expliquées plus haut.

des adresses et quelques renseignements sur le tarif le plus habituel des pensions, souvent calqué sur celui du Lycée. Mais les situations des différents pensionnaires étaient très variables. Romain Baron en donne quelques exemples.

Dès le début de septembre, le proviseur avisa les parents des internes qu'ils devaient placer leurs fils dans les familles de Nevers qui voudraient bien les accueillir. Pour ma part, je fus confié, par l'intermédiaire d'un cousin, à M. Beaufiles, jardinier du couvent de Saint-Gildard, et j'eus comme compagnon, mon ami Genty, élève de 1^e C (latin-sciences), alors que j'étais en 1^e A (latin-grec). On accédait à la maison du jardinier par une petite porte percée dans le mur d'enceinte du couvent donnant sur la rue Saint-Gildard, à mi-chemin entre le boulevard Victor-Hugo et le pont de Fourchambault. Le logement était rigoureusement séparé par des murs surélevés du reste du couvent dont on ne pouvait apercevoir les bâtiments. Notre chambre située au premier étage n'avait vue que sur le bas de l'enclos conventuel, dominant le pont de Fourchambault. C'était là, dans une petite chapelle, encore toute blanche, qu'avait été inhumée Bernadette Soubirous, qui devait être exhumée et canonisée plus tard. À côté de cette chapelle, une jeune fille en pierre ou plutôt en ciment, entourée de quelques moutons, rappelait le temps où elle avait été bergère dans la campagne lourdaise. Cette vision bucolique donnait l'illusion d'être à la campagne et d'ailleurs les bruits de la rue ne nous parvenaient que très faiblement. (Cette maison du jardinier a été détruite par le bombardement de juillet 1944).

M. et Mme Beaufiles, âgés d'une cinquantaine d'année, étaient de très braves gens, qui se montrèrent pleins d'égards pour nous, sans doute parce qu'ils n'avaient pas eu d'enfants et peut-être aussi parce qu'ils nous considéraient comme des fils de bourgeois ce que nous n'étions pas ni l'un ni l'autre. Madame Beaufiles qui avait autrefois servi dans une grande maison était une fine cuisinière, qui aimait bien la bonne chère, et les repas qu'elle nous montait dans notre chambre étaient particulièrement soignés. Comme nous ne payions que 90 francs de pension par mois (c'était le montant de notre bourse), elle ne pouvait pas faire sur nous le moindre bénéfice et nous ne fûmes pas étonnés lorsqu'elle nous annonça qu'elle ne pourrait pas nous reprendre à la rentrée.

En octobre 1915, j'entrai comme pensionnaire chez M. et Mme Rolland. Ils habitaient au 23 de la rue Saint-Étienne, au deuxième étage, dans une maison très ancienne, dont le pignon, percé d'une large baie, donnait sur la rue, et dont le rez-de-chaussée abritait une échoppe de cordonnier. J'avais cette fois comme compagnons André Machecourt qui comme Genty était mon camarade de classe et l'un de mes meilleurs amis et Georges Gilmaire, élève de troisième. Celui-ci était originaire de Flize, dans les Ardennes, et au début de la guerre, ses parents, pour échapper à l'occupation ennemie, s'étaient réfugiés en Nivernais à Biches. Le fils de la maison, Louis Rolland⁶ (Lili pour les intimes) complétait ce petit pensionnat. Georges Gilmaire est devenu ingénieur et je l'ai perdu de vue à la fin de la première guerre, Louis Rolland est mort en 1959 et André Machecourt nous a quittés dix ans plus tard.

La cuisine de Mme Rolland était certes moins fine que celle de Madame Beaufiles, mais elle était saine et copieuse. Nous ne payions que 75 francs par mois de pension et je me suis toujours demandé par quels prodiges d'économie, elle arrivait à nous nourrir pour une somme aussi modique.

Nous n'eûmes pas de peine à nous habituer à l'externat qui nous apportait plus de liberté et surtout plus d'ouverture sur l'extérieur. C'était un plaisir après les classes, de se reconduire mutuellement tout en devisant et de flâner dans la rue du Commerce qui, à cette époque, n'était pas encore encombrée par les voitures. Il nous arrivait aussi de faire de longues promenades à pied, qui nous permettaient de mieux connaître la ville et ses environs. Nos études n'en souffraient pas car nous avons adopté un emploi du temps presque aussi strict que celui que nous avons à l'internat. La présence de camarades plus jeunes, loin de nous porter à la dissipation, était plutôt une cause de saine émulation.

Les premières réactions en 1914.

Cette guerre à laquelle on s'attendait depuis longtemps, n'avait pourtant pas été prévue dans la réalité de ses conséquences, comme le montre la réquisition du lycée pour en faire un hôpital militaire, les hôpitaux, civils et militaires étant débordés.

⁶ Voir plus loin une notice à son sujet : Louis Rolland, dit : Louis Francis.

Rien n'était prévu, non plus, pour assurer la vie des familles dont les hommes (pères ou fils) étaient mobilisés. Comme nous le redirons plus loin, tout le monde avait cru à une guerre courte, une victoire rapide, sans grandes pertes humaines. La longue absence des mobilisés laissait sans ressources beaucoup de familles.

L'Amicale des anciens élèves en témoigne. Le 17 octobre 1914, son président le docteur Subert, *propose (au Comité) de voter des sommes pour venir en aide aux familles nombreuses privées de leurs chefs mobilisés ainsi que pour secourir les blessés hospitalisés dans les divers locaux de Nevers [...] le Comité vote le versement d'une somme de 300 francs à répartir — 200 f en faveur des hôpitaux temporaires de Nevers — 100 f en faveur des familles nombreuses et nécessiteuses de la Ville.*

De leur côté, les élèves du Lycée organisèrent une fête pour les soldats blessés, le jour de Noël 1914 (discours de M. Méchin de 1915) : *Une matinée, au succès de laquelle vous avez contribué pour une bonne part, a été donnée à nos malades à l'occasion de la fête de Noël. Deux arbres très bien décorés avaient été arrangés par les dames infirmières, une tombola comprenant de fort jolis lots a été tirée, chaque malade ayant droit à un numéro gagnant ; vous avez interprété avec beaucoup de brio une pièce de Labiche : « Les suites d'un premier lit » qui a fort égayé l'auditoire et l'on prenait plaisir à voir s'épanouir les figures de tous les blessés, dont quelques-uns avaient été transportés avec leurs lits. Ils ont passé quelques heures très agréables pendant lesquelles ils ont un peu oublié leurs souffrances.*

D'autres actions avaient été improvisées dès la déclaration de guerre. *Ceux d'entre vous qui étaient à Nevers pendant les vacances, se sont ingéniés à leur procurer (aux blessés hospitalisés au Lycée) des fruits frais, des desserts, du tabac, en sollicitant avec autant de bonne grâce que de persévérance la générosité des habitants : ces distributions ont continué à être faites régulièrement grâce à la Municipalité, qui a mis à la disposition des dames infirmières de chaque hôpital une subvention mensuelle proportionnelle au nombre des malades.*

La guerre continuait, sa fin n'apparaissait pas et dans tous les secteurs, la question des moyens financiers commençait à se poser. Pour l'Amicale, d'une part les aides du genre de celles votées en octobre, risquant de se multiplier, et les ressources de s'amenuiser, du fait de la guerre, des choix devaient être faits. Ainsi le 21 janvier 1915, le Comité se voit obligé de refuser une aide à la veuve d'un ancien camarade. De même il décide pour la distribution des prix, *de maintenir pour 1915, la médaille de vermeil et de supprimer les autres prix et bourses de voyage.* En effet, les cotisations rentraient mal : *beaucoup de camarades sont mobilisés et beaucoup d'autres sont momentanément gênés.*

Autre conséquence de la guerre, *en raison de l'irrégularité du service postal, et dans la crainte que le bulletin ne puisse parvenir aux intéressés, le Comité décide que l'envoi du bulletin annuel sera provisoirement différé.* Or il y avait à peine six mois que les hostilités avaient commencé. Cette désorganisation du service postal est symptomatique.

La période de Noël, étant passée, certains espéraient cependant la fin des hostilités avant l'été. Par exemple dans son discours du 13 juillet 1915, M. Méchin après avoir évoqué les problèmes posés par la mobilisation de sept professeurs et expliqué la solution trouvée grâce à des aides bénévoles ajoute : *Si à la rentrée prochaine, nous nous trouvons dans les mêmes conditions, je sais que je puis compter encore sur leur précieuse collaboration ...* Ce *si* montre bien que dans son esprit, il espère que tout sera fini au cours de l'été.

Le Comité de l'Amicale attendra en effet le 11 juillet pour décider *qu'en raison des circonstances, il n'est pas possible d'organiser la réunion générale annuelle et donc de ne lancer aucune convocation pour le jour de la distribution des prix du Lycée.* Le banquet traditionnel à cette occasion n'est même pas évoqué, bien entendu. D'ailleurs, la médaille de vermeil qui avait été maintenue ne sera pas décernée *puisque aussi bien le lycée ne décernera pas de grands prix.*

Par la même occasion, le Comité décide de remplacer le bulletin annuel par *une notice complémentaire sur les camarades tués ou blessés à l'ennemi, promus décorés ou cités, laquelle notice sera adressée en même temps que le bulletin de l'année précédente.*

Comme on le voit, on s'installait enfin dans la réalité de la guerre et on s'y adaptait. Par exemple, *pendant la durée de la guerre, M. le docteur Subert, Président de l'Association, a réuni dans son cabinet, à différentes reprises, les membres du Comité pour examiner les demandes qui lui étaient adressées. En raison de l'éloignement et de l'absence de certains membres*

mobilisés, il a été décidé que les délibérations seraient prises quel que soit le nombre des membres présents.

La distribution des prix de juillet 1915.

Par décision du Ministre, la Présidence de la Distribution des Prix⁷ de juillet 1915 devait être assurée par le Proviseur. Le 13 juillet, M. Méchin lut la liste des morts : 5 professeurs et anciens professeurs, 38 anciens élèves, plus 39 blessés et 4 disparus. Parmi ceux-ci, trois au moins étaient morts : Alcais Alfred (disparu au combat de Bois le Prêtre), Guérot Louis-Raphaël et Godignon André (tous deux disparus au combat de Mattexey), mais ils ne seront déclarés morts pour la France que par des jugements rendus en 1920 et 1921. Cette première année de guerre fut en effet la plus meurtrière avec pour le lycée 46 morts. Il lut aussi la liste des citations (14) et promotions ou décorations (8). À partir de cette date, chaque distribution des prix fut précédée d'un sinistre palmarès de guerre.

Malgré la guerre et les sentiments anti-germaniques qu'elle suscitait, M. Méchin constatait, pour le regretter, la désaffection des élèves pour l'étude de l'allemand. Ce qu'il dit est très éclairant sur la mentalité générale en France qui croyait en une victoire totale se traduisant par l'élimination de l'Allemagne en tant que puissance : *quelques-uns même (des élèves d'Allemand), en cours d'études manifestaient l'intention d'abandonner cette langue pour l'anglais — sous prétexte qu'après la guerre il n'y aura plus besoin de savoir l'allemand.* Au contraire, il insiste sur la persistance de la puissance allemande : *Nous devons également redoubler d'activité, au point de vue industriel et commercial, pour essayer de supplanter les Allemands ou tout au moins de rivaliser avec eux.* D'où la nécessité d'apprendre la langue allemande.

Ce discours donne aussi une sorte d'historique de la vie et des avatars du lycée pendant l'année écoulée. Mais sa conclusion est éclairante sur l'évolution de la mentalité française depuis la déclaration de guerre. M. Méchin constate d'abord que cette guerre est d'un type nouveau et beaucoup plus tragique : *Cette guerre [...] est devenue une véritable guerre de siège où toutes les ressources de la science sont mises en œuvre, et auprès de laquelle les précédentes semblent des jeux d'enfants.* Si la guerre n'a jamais rien eu d'un jeu d'enfant, cette image paradoxale montre bien cependant l'étonnement des contemporains devant ce qui se produisait et leur conscience de vivre un événement d'un type tout à fait nouveau. Et ce n'était qu'un début bien entendu. Il ne relève à l'appui de son constat qu'un fait : *Les anciennes batailles duraient un jour, deux ou trois au plus, tandis que nous en avons vu se prolonger pendant plusieurs semaines — souvent nuit et jour ...*

Autre constatation marquant aussi une surprise : la mentalité des combattants. M. Méchin, comme la plupart de ses contemporains, avait dû assimiler et adopter les « clichés » courant avant guerre, sur la nation française, une *nation défaillante dont les forces auraient été dissociées par le bien-être, le luxe et les querelles politiques.* Il note au contraire que *l'union de tous s'est faite et la plus grande fraternité règne entre les combattants, quelle que soit leur origine ou leur condition sociale ...* De même il note que les « intellectuels » *ont montré qu'ils étaient capables de supporter les fatigues de cette dure campagne aussi bien que les travailleurs de la terre et de l'usine* ce qui atteste a contrario d'une image péjorative dans l'opinion à leur égard.

C'est la même réflexion significative que fera Alfred Massé, non à Nevers, mais au lycée Janson de Sully, dans son discours pour la distribution des prix du 12 juillet 1917. Il constate d'abord que *jeunes maîtres de l'enseignement supérieur, professeurs des lycées et collèges, modestes instituteurs de nos écoles communales, tous ont rivalisé de courage et d'entrain, d'esprit de sacrifice et d'abnégation.* Et il note que l'un des plus importants sujets d'étonnement donnés au monde depuis trois ans par ce pays [...] a été de voir ces hommes d'étude — hommes de lettres et hommes de sciences — devenir des hommes d'action et tomber en héros. Ce qui prouve que l'on avait dévalorisé complètement l'image des « intellectuels ».

Nous devons relever aussi, dans son discours, une tendance, peut-être plus profonde et très ancienne en tout cas, à opposer fondamentalement le sud et le nord de l'Europe. *Tous n'ont*

⁷ Voir palmarès des années 1914 et suivantes

qu'un souci : *Vaincre, faire triompher la cause du droit et préserver la civilisation latine de la « kultur » germanique.* Ces expressions sont soulignées par l'allusion, qui suivait tout de suite après, aux *ruines accumulées par les Barbares.*

Indépendamment de l'objectivité historique qui est du domaine des historiens, ces remarques nous éclairent sur la mentalité de l'époque, sur la manière dont des universitaires, comme M. Méchin, réagissaient aux événements.

L'état d'esprit général pendant ces années de guerre.

En ce qui concerne le moral général de la population et celui des élèves en particulier, c'est encore au témoignage de Romain Baron que nous faisons appel, mais en tenant compte que son texte est bien postérieur à cette époque puisqu'il date de 1979.

Cependant la guerre se prolongeait bien au-delà de ce qu'on avait pu imaginer à son début. Malgré les offensives meurtrières de part et d'autre, le front restait pratiquement inchangé, depuis la course à la mer, qui avait fait suite à la victoire de la Marne. On s'enlisait dans la guerre d'usure et, en 1915, il n'était guère question que de coups de mains, d'explosions de mines et de petites attaques locales qui causaient de lourdes pertes et n'aboutissaient qu'à des résultats insignifiants, tout au plus à la prise d'une première ligne de tranchées avec arrêt sur la seconde ou la troisième. En 1916, les batailles de Verdun et de la Somme avaient épuisé les deux adversaires sans apporter la décision. La liste des morts, des disparus et des blessés, s'allongeait sans cesse et l'on se demandait avec anxiété quand et comment finirait cette tuerie.

Il faut se souvenir en effet qu'au début de la guerre, en août 1914, le départ des mobilisés s'était fait avec un certain enthousiasme, *la fleur au fusil*, accompagné de manifestations patriotiques. C'était tout au moins l'image officielle qui en était donnée par les médias de l'époque. Tout le monde semblait penser que la guerre serait courte et facile, comme on l'a vu ci-dessus, et la plupart des soldats escomptaient une *promenade* jusqu'à Berlin et le retour au foyer avant l'hiver. Les souvenirs de Romain Baron traduisent bien le désarroi et les inquiétudes des civils, à l'arrière.

Le moral des combattants aussi bien que celui de l'arrière commençait à fléchir. Malgré notre jeunesse insouciant, nous ne pouvions échapper à la morosité ambiante. Les classes 14, 15 et 16 avaient été jetées successivement dans la fournaise, la 17 était à l'entraînement à l'arrière du front et la 18, dont je faisais partie, n'allait pas tarder à être appelée sous les drapeaux. Nous apprenions que tel ou tel de nos anciens, que nous avions bien connu, avait été tué ou blessé. Les permissionnaires qui revenaient du front, répugnaient souvent à repartir au « casse-pipes », comme ils disaient. Des renforts partaient régulièrement de la caserne Pittié, par petits détachements. Ces départs qui généralement étaient ignorés du public se faisaient de bon matin, fort discrètement. Dans un silence morne, les officiers passaient rapidement la troupe en revue dans la cour de la gare et il n'y avait ni harangue, ni musique militaire, ni naturellement de fleur au fusil. On était bien loin de l'enthousiasme du début et les hommes partaient sans illusions, soit mus simplement par le sentiment du devoir, qui restait malgré tout bien ancré, soit parce qu'ils ne pouvaient faire autrement.

Les parents, les épouses et les fiancées supportaient stoïquement l'absence des êtres qui leur étaient chers et parfois leur disparition. Quant à nous, les jeunes, nous voyions dans la guerre une grande aventure, avec des risques certains mais aussi des heures exaltantes et il nous eût semblé infamant de ne pas suivre l'exemple de ceux qui nous avaient précédés. Tous les soirs à six heures, nous allions lire le communiqué officiel, affiché aux grilles de la Préfecture, tout près de la Porte de Paris. La plupart du temps nous en revenions déçus. Dans les périodes calmes, il n'était question que de canonnades et d'actions très limitées, tandis que, au moment des grandes offensives, le texte le plus souvent discret et évasif, nous laissait sur notre faim. Il y avait toujours un petit rassemblement qui se formait et les stratèges amateurs ne manquaient pas. J'entends encore notre professeur de première, M. Pommeret, nous disant avec conviction : « Je connais un endroit tellement bien situé que si l'on plaçait seulement deux canons, l'ennemi ne pourrait jamais passer ». Nous n'avions pas la moindre notion de l'art militaire, mais nous sentions instinctivement la naïveté d'une telle affirmation.

Ses souvenirs sur l'état d'esprit de ses camarades montrent bien l'image que ces jeunes gens se faisaient de la guerre, image fautive, construite à partir d'une littérature héroïque qui exaltait l'aventure guerrière. La réalité du front échappait en fait aux populations. Ce qui leur en

était révélé par les récits officiels des premiers mois de la guerre ou par le témoignage des blessés ou des rares permissionnaires était édulcoré. Les jeunes gens mobilisables gardaient selon Baron et de nombreux autres témoignages leurs illusions « chevaleresques ». Nous avons par ailleurs étudié cet état d'esprit grâce au témoignage d'un journal écrit par les élèves de la promotion 1917 de l'École Normale de Varzy⁸ depuis leur départ pour le front jusqu'à leur démobilisation après 1919. On voit bien l'image exaltante qu'ils se faisaient de la guerre avant leur départ en 1917 et leur rapide désillusion au fur et à mesure qu'ils participaient aux combats.

Au cours des années suivantes, les décisions prises par le Comité de l'Amicale confirment ce climat. Le 14 octobre 1915, une subvention de 100 f *en faveur de l'œuvre nivernaise de rééducation des mutilés de la guerre*. Le 9 novembre 1916, réduction des aides directes aux boursiers du Lycée. Le 27 septembre 1917, subvention à *l'œuvre nivernaise des Pupilles de l'École Publique* ainsi qu'à *des loteries au profit d'œuvres de guerre*, le 26 février 1918, en faveur de *l'œuvre nivernaise de l'Abri du soldat*. Voici des exemples des initiatives qui se multipliaient pour pallier les malheurs de la guerre. Comme on le voit, l'ordre des urgences changeait. Comme les ressources de l'Amicale n'augmentaient pas, bien au contraire, (beaucoup d'anciens élèves étant mobilisés ou, pour ceux qui ne l'étaient pas, voyant leurs revenus diminuer), ses subventions se portaient davantage vers les œuvres de guerre que vers l'aide aux élèves.

L'histoire et la géographie au service des buts de guerre. Une conférence du 11 février 1916.

Nous avons souligné dans divers chapitres de l'histoire du Collège et Lycée de Nevers, le fait que, spontanément, par conviction personnelle ou sous l'influence politique du pouvoir en place, les enseignants proposaient une relecture révisionniste, de l'histoire ou de la littérature. Ils schématisaient à outrance les réalités passées, événements, auteurs ou œuvres, pour les approuver ou les condamner en fonction de l'orientation idéologique du pouvoir ou des phobies et tendances du moment.

La guerre de 1914 – 1918, avec toutes les passions qu'elle suscitait, et la mobilisation générale de l'opinion, ne pouvait manquer de phénomènes du même genre.

Dans la bibliothèque des professeurs du Lycée de Nevers, figurait une brochure datée de 1916, de Camille Jullian, *Professeur au Collège de France, Membre de l'Institut*. Intitulée *Notre Alsace, Ses origines naturelles et ses débuts historiques*, c'était la reproduction d'une conférence faite le 11 février à la Salle de l'Horticulture, à Paris⁹.

Il s'agit en fait d'une prise de position politique. Il veut s'opposer bien entendu aux prétentions allemandes sur l'Alsace mais également à ceux qui proposent pour elle un statut à part : *l'Alsace indépendante, neutre et tampon*.

Ce qui nous intéresse davantage c'est sa thèse historico-géographique : *la nature et l'histoire [l'] ont attaché à la France comme un membre au corps humain ! [...] La nature a soudé l'Alsace à la France, et non pas à l'Allemagne ; et les premières civilisations, plus fidèles que les nôtres aux lois naturelles, ont fait de l'Alsace, une terre gauloise, franchement, absolument, sans hésitations et sans réserves.*

Il fait donc intervenir la géographie, faisant du Rhin une limite absolue, *c'est véritablement la fin de deux mondes* et minimisant la barrière des Vosges : *Les Vosges ne séparent pas. Elles unissent.* Il énumère tous les passages qui les traversent pour montrer que *c'est ce que la nature a fait de mieux pour donner à la France toutes les Vosges, et avec elles toute l'Alsace.* Il personnalise la géographie (la nature) pour lui supposer une intention politique

⁸ Jean Bugarel, *Le Numéro, Journal de guerre, Promo 1914-1917, École Normale de Varzy*, Cahiers Nivernais d'Histoire de l'Éducation, N° spécial 2006. AMNE Nevers.

⁹ Éd. Fischbacher, Paris, 16 pages. A. LJR. Camille Jullian (1859-1933), Professeur à Bordeaux puis élu au Collège de France en 1905. Il a consacré plusieurs ouvrages à l'histoire de Bordeaux, mais son principal objet d'études devait être la Gaule (plus de 15 ouvrages principaux). Il publia de 1907 à 1921 huit volumes d'une monumentale *Histoire de la Gaule*. Ses leçons au Collège de France ont été publiées en 3 volumes de 1930 à 1931, sous le titre *Au seuil de notre histoire*. Marqué par la défaite de 1870, il se voulut toujours au service de la nation et de la patrie. Il a publié plusieurs œuvres patriotiques : 1915, *Le Rhin gaulois : le Rhin français*. 1918, *Pas de paix avec Hohenzollern. À un ami du front*, 1919, *La guerre pour la patrie*, 1920, *Aimons la France, conférences 1914-1919*, 1922, *De la Gaule à la France, nos origines historiques*. Il fut chargé de préparer le traité de Versailles en 1919.

de même qu'il personnalise le Rhin pour affirmer sa volonté de séparer l'Alsace de l'Allemagne. À propos des ponts qui le traversent, il affirme : *Il a fallu des prodiges de travail pour construire ces deux ponts. Le fleuve n'en voulait pas. Il ne veut point d'habitations sur ses deux rives*, et pour souligner son intention politique, il précise : *je ne parle, bien entendu, que dans sa traversée de l'Alsace*. Il suppose donc une volonté de la nature dans la détermination des frontières nationales. Camille Jullian, fortement marqué par le protestantisme a toujours considéré que l'histoire des peuples était « morale », qu'elle était « l'obéissance de la vérité », nous en avons ici un exemple avec cette notion de frontières nationales déterminées par la géographie, une nature douée d'une intention « morale ». Les peuples doivent donc obéir à cette exigence de la nature.

Il fait aussi appel à l'histoire pour montrer que depuis leurs plus anciennes origines, les habitants de l'Alsace étaient liés à la Gaule. *Ils s'y sont conformés à ces lois de la nature, les premiers habitants de l'Alsace dans les temps historiques. C'est du côté du couchant, du côté de la Gaule, qu'ils ont cherché leurs inspirations et leurs intérêts ; c'est de là que leur sont venus les premiers éléments de la vie civilisée*. Il passe en revue les productions agricoles, le développement des villes, les rites religieux et funéraires etc. pour montrer que *les anciens hommes d'Alsace étaient franchement gaulois* et que tout les opposait aux Germains.

Il va même plus loin en affirmant la même appartenance *nationale*. Camille Jullian prétend en effet que le sentiment national, la nation, ne sont pas des notions modernes et que *la Gaule d'il y a vingt-cinq siècles formait bien une nation gauloise, une patrie gauloise, à laquelle l'Alsace aurait appartenu, comme elle a appartenu à la patrie française, dès le jour où celle-ci a terminé sa formation naturelle*.

Il se rend bien compte que cette thèse suscite des oppositions : *On nous a reproché [...] de faire du nationalisme intempestif, du chauvinisme rétrospectif. On nous a reproché d'introduire dans le lointain passé des idées et des sentiments qu'il ignorait, et qui sont propres au temps de maintenant, d'avoir voulu ainsi ménager à notre patriotisme français, à notre unité nationale, de nouveaux siècles de vie ancienne, d'avoir voulu ainsi leur donner la consécration d'une longue période de temps, d'avoir voulu ainsi rendre la France plus glorieuse et la patrie plus chère, en lui assurant l'auréole de la plus vénérable antiquité*.

Il la maintient quand même et préfère attribuer ces critiques à des partis pris et à l'influence allemande. *Je mets au défi quiconque sait lire les textes et raisonne sans parti-pris, sans ces faux raisonnements que l'érudition germanique a trop souvent mis au service de la passion — je défie n'importe quel érudit de nier que la Gaule formât une unité nationale, qu'elle inspirât des sentiments de patriotisme, et que l'Alsace fût un membre solidement attaché à cette grande famille sociale*.

Camille Jullian fait un résumé de toute l'histoire de la Gaule et de l'Alsace pour appuyer sa thèse, interprétant tous les faits comme des arguments en sa faveur. Il évoque aussi le fait que l'histoire passée ne saurait à elle seule, justifier des prétentions territoriales actuelles. *Le passé ne doit pas déterminer nos volontés. Reconstituer d'anciennes limites est une chimère malsaine et criminelle, simple prétexte à des meurtres d'hommes, à des vols de provinces, à des convoitises diaboliques*. Ces dernières phrases sonnent étrangement à nos oreilles. N'est-ce pas ce que nous entendons chaque jour en ce début du XXI^e siècle, où les Juifs revendiquent la terre de leurs ancêtres, le grand Israël, et les Serbes, le Kosovo, berceau de leur nation.

Cependant pour lui, il en est différemment pour l'Alsace : *il ne s'agit pas de souvenirs du passé. Il s'agit de lois éternelles, ce qui est tout différent. Que l'Alsace ait été gauloise, que la Gaule, par delà des Vosges franchement siennes, que la Gaule se soit arrêtée au Rhin, ce ne sont pas de simples accidents dans la vie des peuples d'autrefois, ce sont les conséquences de principes naturels et providentiels*.

La géographie et l'histoire apparaissent bien comme des sciences d'interprétation de la réalité en vue d'y découvrir un dessein métaphysique. Que l'on parle de la Nature ou de la Providence, cela suppose toujours qu'une volonté cachée œuvre à travers la réalité (les paysages ou les événements) en vue de réaliser un dessein, une finalité, qui concerne les hommes. Nous avons déjà rencontré ce type d'interprétation avec le discours du premier professeur d'histoire du Collège de Nevers, M. Eysenbach, en 1847.

Cette conférence de Camille Jullian est également intéressante pour comprendre la mentalité des Français de cette époque. Très généralement, la reconquête de l'Alsace et de la

Lorraine, annexées par l'Allemagne en 1871, était une volonté permanente depuis lors. Mais un souci nouveau apparaissait. On ne pouvait mettre en avant un simple esprit de revanche, de reconquête, il fallait trouver une justification plus noble. La libre détermination des habitants de ces provinces était parfois invoquée, mais quelquefois suspecte, car après plus de quarante ans de « germanisation » on pouvait douter de leur choix. Aussi Jullian ne l'invoque-t-il qu'en troisième lieu, après, d'abord, la victoire par les armes : *Le présent règlera la question de l'Alsace : le présent, c'est-à-dire non seulement la force que nous espérons de la victoire, mais encore la force que nous attendons de la justice, et celle qui nous vient des sympathies et des espérances de la chère province.*

La phrase de Fustel de Coulanges¹⁰ qu'il cite à ce propos est claire : *Ne parlons pas du passé, et réglons l'affaire de l'Alsace les yeux dans les yeux et l'épée à la main.*

La distribution de prix du 13 juillet 1916.

Le 13 juillet 1916, toujours sous la Présidence de M. Méchin, M. Bataillon professeur d'histoire fit le discours d'usage en s'interrogeant sur la possibilité d'une "morale de guerre". 21 victimes étaient venues grossir la liste des morts.

Selon le bilan dressé par le Proviseur, le service de santé avait libéré quatre salles de classe, *notre emploi du temps, sans être tout à fait régulier, a été sensiblement amélioré, et nous avons pu organiser deux études d'externes surveillés, l'internat pourrait réouvrir partiellement à la rentrée, le Lycée pouvait fonctionner grâce aux collaborateurs bénévoles dont le concours nous avait été si précieux l'an dernier.* M. Méchin constatait qu'*une troisième année scolaire va commencer sans que nous voyions luire encore l'aurore de la paix.*

Comme sans doute tous les représentants de l'autorité, il affirme publiquement sa *confiance dans le triomphe final du droit et de la justice ainsi que dans le châtiement sans pitié des forbans qui ont déchaîné sur le monde les calamités de cette guerre inexpiable.* Comme une grande partie des Français sans doute, M. Méchin voyait cette guerre d'une manière très manichéenne, d'un côté le droit et la justice, de l'autre la volonté du mal qui appelle *le châtiement sans pitié* car il juge que cette guerre est *inexpiable.*

Cependant, il n'espère pas, comme certains, que l'Allemagne sera écrasée et détruite politiquement et surtout économiquement. En effet, il affirme qu'*après guerre, il y aura [...] beaucoup à faire pour réparer les ruines et qu'il faudra tout un personnel de techniciens, d'ingénieurs, d'ouvriers habiles, de commerçants instruits et hardis [...] pour créer et soutenir une concurrence efficace aux articles « Made in Germany ».* C'est pourquoi, il invite les élèves à l'effort et au travail pour répondre à ce devoir national, de même que l'année précédente, il les invitait à persévérer dans l'étude de la langue allemande dans le même but.

Le discours de M. Bataillon, professeur d'histoire.

Faire en pleine guerre, le dernier cours ex cathedra de l'année, n'était pas une tâche facile, comme le reconnaît M. Bataillon : *Depuis bientôt deux ans, la France est engagée dans une guerre sans merci, dans une de ces guerres décisives où se joue l'existence d'une nation ; et depuis le début de la lutte, nous vivons fascinés par les événements tragiques qui se déroulent au front.*

On peut dire, en effet, que cette guerre était la première guerre totale, en ce sens qu'elle mobilisait d'une part, la totalité des activités et des ressources matérielles et humaines des pays belligérants (*Tous les Français ont vu partir pour la mêlée leurs parents et leurs amis*) et d'autre part, occupait l'attention et l'esprit de tous, combattants ou non (*tous sentent à chaque instant leur pensée s'envoler vers ceux qui combattent pour le pays*). La guerre était devenue l'idée fixe générale : *Tous les sujets qui ne nous ramèneraient pas à la guerre, unique objet de nos pensées, nous paraîtraient fastidieux.*

¹⁰ Fustel de Coulanges (1830-1889) historien. Son ouvrage *La Cité antique*, paru en 1864 reste le plus connu et a fait date. En 1870, il polémiqua contre Théodore Mommsen dans une série d'articles contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine et la *guerre d'envahissement* de Bismarck. Son ami Camille Jullian publia ces textes en 1913 puis en 1917 sous le titre : *Questions contemporaines.*

M. Bataillon veut en tirer une leçon morale. Il le fait en deux parties, l'une, adressée aux plus jeunes élèves, l'autre aux plus âgés, qui étaient susceptibles d'être appelés sous les drapeaux, l'année suivante ou un an ou deux plus tard.

La partie adressée aux petits se veut très concrète. Il les situe dans le cadre d'une famille française conventionnelle. Ce tableau est pour nous significatif de l'image que l'on se faisait d'une famille bourgeoise. *Votre père s'en est allé, vos grands frères aussi et vous êtes restés seuls avec votre mère, un peu dépaysés et ne sachant trop que devenir.* Les enfants n'entendent parler autour d'eux que de *devoir* : les soldats *font leur devoir*. À l'arrière, *vous voyez votre mère s'exténuer à soigner des blessés ou à distribuer des secours à ceux que la guerre a ruinés.* Les images de la guerre sont présentes aussi : *celles de votre père et de vos grands frères passant la froide nuit d'hiver dans un mauvais abri de tranchée, sous les balles et les obus, à épier les moindres mouvements de l'ennemi.* C'est un tableau assez conventionnel et pudique de la réalité, qui évite soigneusement l'évocation de la peur, de la souffrance et de la mort, et qui n'insiste que sur le froid et l'inconfort.

L'image de la femme restée à la maison est tout aussi conventionnelle : *vous n'avez pas pleuré ; jamais une mère française n'a laissé couler ses larmes, lorsque les siens étaient exposés au danger pour la défense de la Patrie.* Héroïsme maternel, très cornélien, et très nationaliste aussi avec cette statue de la *mère française*.

Le devoir des enfants est donc simplement, d'être affectueux et attentionnés vis-à-vis de leur mère et d'accepter avec joie les petits sacrifices matériels que les conditions de vie, en temps de guerre, leur imposaient.

Les consignes données aux plus grands sont plus explicites et définissent bien le climat général. M. Bataillon constate d'abord que du fait des événements et du départ des classes précédentes, il s'est produit une maturation des classes restantes. Ces jeunes sont en quelque sorte devenus des hommes à un âge où traditionnellement on les considérait comme encore des enfants. Il les appelle donc à acquérir le sens des responsabilités afin d'assumer pleinement leur rôle d'hommes.

Ces remarques sont très importantes pour souligner une évolution générale de la société française. De même que les femmes, par leur rôle dans la vie et la production pendant la guerre, ont pu commencer à changer leur statut social, puis plus tard politique, de même, le statut des jeunes gens a commencé à évoluer. L'appel sous les drapeaux des classes jeunes et leur participation aux combats (*Vous avez vu partir pour l'armée vos camarades des classes 1916 et 1917 ; ceux d'entre vous qui appartiennent à la classe 1918* (i.e. : les élèves des classes terminales qui ont entre 17 et 18 ans) *doivent eux aussi être prêts à répondre au premier appel de la Patrie*) a amené à les considérer davantage comme des adultes, même si leur majorité politique restera fixée pendant encore plusieurs décennies à 21 ans.

Les consignes données par M. Bataillon sont significatives des idées toutes faites de cette époque sur la France et l'Allemagne. Il commence par la préparation physique : *être physiquement assez développé pour être un bon soldat.* Il veut promouvoir la préparation militaire qui était instituée afin de *permettre à la jeunesse française de s'exercer et d'affronter avec avantage la jeunesse allemande.* On a l'impression que cette guerre devient un affrontement entre jeunes bien entraînés, presque comme une compétition sportive.

En second lieu, il prône la formation intellectuelle. Il confronte à ce propos, la *science française* et la *science allemande*. Mais, par ces mots, il semble désigner surtout la pensée, la philosophie ou même la méthode de recherche. Il serait en effet absurde sur le plan scientifique de distinguer des « sciences nationales ». Ce qu'il décrit, c'est donc l'image ou les préjugés, que l'on se faisait des savants des deux nations et plus généralement de l'esprit français par opposition à l'esprit allemand. Ces topiques sont intéressants à relever car ils devaient être assez répandus à cette époque.

Le premier c'est le dénigrement : *On a eu tendance à déclarer dénuées de valeur les productions intellectuelles de l'Allemagne et on en a conclu qu'il fallait cesser d'étudier même la langue allemande.* C'est ce que dénonçait M. Méchin dans un discours précédent et M. Bataillon cite également à l'appui, M. Croiset, *un des maîtres les plus vénérés de notre Sorbonne*¹¹.

¹¹ Il doit s'agir de Maurice Croiset (1846-1935) Professeur de langue et littérature grecques à Montpellier puis à Paris à l'É.N.S. Élu en 1893 au Collège de France. Nombreux ouvrages sur la pensée, la civilisation et la littérature grecques. Il fut l'un des fondateurs de l'Association Guillaume Budé et de la société d'édition Les Belles Lettres (1917)

Cependant, l'image qu'il donne des savants allemands est assez caricaturale : *Il est certain que la science allemande présente de graves défauts. Elle ne possède nullement l'esprit de mesure, elle est habituée à la systématisation à outrance et, de déduction en déduction, elle va parfois sans s'arrêter jusqu'aux conclusions les plus absurdes.* On voit bien ici qu'il réduit la science à la spéculation philosophique. Même démarche caricaturale en ce qui concerne les qualités qu'il reconnaît aux Allemands : *les savants allemands ont des qualités de travail acharné et méthodique, et ils sont aidés par une organisation, qui n'est pas le signe infallible d'une civilisation suprême, mais qui rend de précieux services. Et ainsi, cette science a pu obtenir des résultats qui lui ont valu dans tous les pays une haute considération.* La reconnaissance de leurs qualités est, comme on le voit, minimisée par la négation de leur valeur de civilisation.

Pour la science française et les Français en général, son analyse est tout aussi caricaturale, aussi bien en ce qui concerne les défauts que les qualités. *Tout le monde s'accorde à nous reconnaître une intelligence subtile et inventive, possédant l'esprit de mesure et capable de donner les plus riches productions.* Si la France n'assure pas avec cela sa suprématie c'est faute de méthode et de travail acharné, peut-être aussi parce que les ressources mises à la disposition des chercheurs ont été insuffisantes.

Ici encore, M. Bataillon reconnaît implicitement la responsabilité des générations adultes puisqu'il s'en remet à l'avenir et à l'action des jeunes pour redresser une situation désastreuse. *C'est seulement quand vous serez des hommes que vous pourrez aborder cette œuvre si délicate et presqu'entièrement à faire qui consiste à créer partout des bibliothèques, des collections et des laboratoires.* Il reconnaît donc (passage souligné par nous) l'absence d'équipements scientifiques en France, comme il reconnaissait plus haut, l'insuffisance des ressources mises à la disposition des chercheurs. On remarque qu'il n'en dénonce pas les responsables et qu'il laisse aux générations futures le soin de réparer l'incurie de « sa » génération.

Il faut quand même souligner cette auto critique qui change de l'auto - satisfaction qui dominait les discours officiels de l'avant-guerre.

La suite de son discours, où il appelle au *perfectionnement moral*, est, pour nous, plus significative encore, car nous y trouvons l'expression très claire de la remise en question de l'optimisme béat du début du siècle, sur le progrès et la civilisation. M. Bataillon fait une longue citation de Bergson¹² qui résume bien cette prise de conscience tragique : *« Au lendemain de la guerre, on se demandera ce que valent les progrès des arts mécaniques et les applications de la science positive, le commerce, l'industrie, l'organisation méthodique et minutieuse de la vie matérielle, là où ils ne sont pas dominés par une idée morale. Il apparaîtra aux yeux de tous que le développement matériel de la civilisation, quand il prétend se suffire à lui-même, à plus forte raison quand il se met au service de sentiments bas et d'ambitions malsaines, peut conduire à la plus abominable des barbaries ».* Ce texte de Bergson pose parfaitement le dilemme, de plus Bataillon exprime la grande crainte que partageait aussi Bergson, que l'après-guerre ne soit encore pire : *il faut fixer les principes moraux qui doivent diriger la société future, pour éviter qu'après la guerre, on n'entre « dans une période de ténèbres », qu'on ne soit « très pauvre, très pratique et très borné »* et il parle de *déchéance morale*. C'est pourquoi Bergson agira pour la création de la Société des Nations qui malheureusement échouera à nous éviter une autre barbarie, vingt ans plus tard. Pour Bataillon il faut promouvoir un idéal de bonté et de beauté, ce qui pouvait paraître utopique en 1916 : *que notre idéal de beauté et de bonté ne vous paraisse pas une chimère.*

Il critique sévèrement l'idéologie enseignée en France : *on a souvent appelé la haute civilisation l'état d'un pays qui utilise au maximum toutes ses ressources matérielles* et il reconnaît qu'il semble bien que toutes les théories qui vous ont été exposées avant la guerre sur le perfectionnement de l'humanité soient en défaut. Il fait un long inventaire d'exemples historiques, particulièrement puisés dans l'histoire régionale¹³, pour montrer que les guerres du

¹² M. Bataillon ne donne pas la référence de cette citation. Elle pourrait être extraite soit d'un article du 4 novembre 1914 : *La force qui s'use et celle qui ne s'use pas* soit d'une conférence de décembre 1914 *La signification de la guerre*.

¹³ Dans six notes de bas de page (p. 10 et 11), il se réfère à divers événements, surtout du XV^e siècle, 1411 levée de troupes par le comte de Nevers, 1419 siège de Nevers, 1422 et 1424 artillerie de Nevers, 1422 siège de Cosne, prisonniers hollandais à Nevers sous Louis XIV, et également certains détails de la bataille de Bouvines.

passé étaient moins cruelles et entraînaient moins de pertes humaines et matérielles : *la barbarie n'était-elle pas au fond moindre qu'aujourd'hui ?* Mais il redoute que ses élèves n'en viennent à désespérer : *Vous pourriez en venir à proclamer la faillite du progrès et de la civilisation.* Pour résister à ce nihilisme, il affirme : *On peut constater cependant le début d'une évolution [...] on a vu naître une conscience universelle.* Il est persuadé qu'il est possible de promouvoir encore un idéal de civilisation.

Il est important de souligner l'affirmation, par ce professeur, en 1916, en pleine guerre, *d'un idéal de paix, de bonté, de grandeur morale et d'harmonie universelle [...] ces théories de paix [...] que nous vous avons toujours enseignées et que nous vous enseignerons toujours sont les seules vraies.* Et il appelle tous ces jeunes gens, *au sortir de la crise,* à organiser : *« un régime international plus équitable et plus conforme à l'idéal des sociétés civilisées, où l'arbitraire fera place à la raison, où les peuples eux-mêmes, et non une minorité toute puissante, décideront de leur sort, où les droits des nationalités seront respectés, où les conflits internationaux se jugeront autrement que par le meurtre collectif, où le droit primera la force et où l'énergie développée par le travail humain ne s'épuisera plus vainement en engins de massacre et de destruction »* Il citait là, en fait, une proclamation des professeurs des Universités de Bucarest et de Jassy¹⁴.

La guerre durait depuis deux ans et déjà les pertes étaient considérables. Une grande partie de l'opinion publique était farouchement anti-allemande et les autorités politiques s'efforçaient de mobiliser toute l'énergie de la nation pour le combat. Ce discours témoigne qu'une partie au moins des intellectuels français réfléchissaient à la réalité de ce conflit et à ses conséquences, et tentaient de ramener à la raison les combattants et les bellicistes de tous les genres.

Derrière les discours officiels, il y avait donc un autre courant de pensée qui essayait de promouvoir un idéal de paix et de démocratie. Nous avons vu, plus haut, qu'à la veille du conflit, un autre professeur proposait aux élèves un idéal d'amour et de bonté universelle, d'inspiration très orientale. La réalité de la guerre lui donne, chez M. Bataillon un caractère plus précis et plus politique ; celui d'un combat pour l'instauration de la Société des Nations.

La distribution des prix de 1917.

En 1917, le Colonel Théron qui présidait la distribution des prix insistait sur l'importance du matériel, canons, avions, dans le déroulement des opérations militaires, sur les forces morales et sur l'aide des États-Unis. M. Proveux professeur de 3^e évoquait les différentes étapes de cette guerre qui avait ajouté 12 morts au sinistre palmarès du Lycée. Le palmarès de cette année qui se trouvait encore dans les archives du Lycée en 1989 quand nous avons commencé nos recherches, a, depuis, disparu, (avec les recueils de palmarès de 1903 à 1913 et de 1913 à 1923) et nous n'avons pu en retrouver un autre exemplaire. Il serait intéressant d'analyser ces discours faits à un moment particulièrement dramatique de la guerre, après l'échec de l'offensive de Nivelles et les épisodes du Chemin des Dames et du plateau de Craonne.

La distribution des prix de 1918.

Dans le palmarès du 13 juillet 1918, il n'y a pas de discours de M. Méchin Les discours officiels sont seulement suivi d'un *Palmarès de guerre* en trois parties :

I. — Anciens Élèves du Lycée morts pour la France depuis le 14 juillet 1917, (comprenant les noms de 12 autres victimes)

II. — Promotions

III. — Citations, Décorations.

M. Favières professeur de philosophie, fit le tableau de l'Université française pendant la guerre. M. Peltier, Inspecteur d'Académie appela les jeunes à un double devoir, de gratitude pour les sacrifices de leurs aînés et de travail pour l'avenir du pays. Des prix étaient offerts par

¹⁴ Jassy est le nom allemand de Iasi, (en français Iassy, en hongrois Jászvásár), chef lieu du județ de l'ancienne capitale de la principauté de Moldavie, en Roumanie. (340000 habitants en 2002). Son université, la plus ancienne de Roumanie, fondée en 1860, était et est toujours, très importante. Elle compte aujourd'hui 15 facultés et 35000 étudiants. Nous n'avons pas retrouvé la référence de cet appel.

les familles Smitter et Sténac¹⁵ en mémoire de leurs fils, anciens élèves du Lycée, morts sur le front.

Le discours de M. Favières, professeur de philosophie.

Dans son introduction, M. Favières développe une métaphore un peu semblable à celle qu'avait utilisée M. Bataillon en 1916, l'image de la famille et de la mère. Ici, c'est la mère, malade à la suite d'une grave opération (subie dans sa maison, car à l'époque on opérât souvent les malades à domicile) qui symbolise la France meurtrie par la guerre. *Le bonheur renaîtra demain [...] votre mère souffre, vous savez qu'elle résiste et qu'elle ne mourra pas.* D'ailleurs en ce début d'été 1918, on croit sérieusement en une victoire proche : *votre jeunesse aura pris son essor au milieu du sacrifice unanime, et aussi dans l'ombre que projettent les ailes ouvertes de la victoire.* Lui aussi souligne le fait que même les plus jeunes enfants resteront marqués et transformés par la guerre : *vous, la pensée mûrie par une épreuve précoce [...] vous préparez dans le recueillement de vos pensées, dans la germination encore souterraine de vos sentiments, la renaissance que la France mérite.* Comme ses prédécesseurs, M. Favières compte sur les nouvelles générations pour construire l'avenir : *une âme sera en vous qui sans cela n'aurait pas été la vôtre, et cette âme contient la cité de demain.* Ces métaphores traduisent bien le constat d'échec de la société d'avant-guerre et l'espoir mis dans les générations à venir.

Mais on se rend vite compte, que M. Favières tient surtout à mettre en valeur l'Université et à en faire l'éloge contre tous ceux qui la dénigrent. Son discours est une suite de réponses aux accents polémiques, aux critiques malveillantes contre les intellectuels en général et contre l'Université et son enseignement en particulier. D'ailleurs, alors que traditionnellement, il s'adresse dès le début du discours, aux élèves, en les appelant *Mes Jeunes Amis*, dans le cours de ce développement, son auditoire est désigné par : *Messieurs*. Ses propos sont donc dirigés, au-delà du public des élèves, vers d'autres auditeurs.

C'est pourquoi ses différentes parties commencent par l'évocation des critiques portées contre l'Université, suivies d'une riposte vigoureuse. Ce n'est pas non plus par hasard qu'il commence par un tableau idyllique de la France en août 1914 : *Voilà quatre ans, les jours n'avaient jamais été plus beaux. On eût dit à la minute fugitive : « Suspend ton vol ! »* par contraste avec l'éclatement du conflit : *Vous savez comment se dressa soudain devant nous la menace imprévue et formidable.* Nous avons souligné dans les discours de juillet 1914, l'absence d'indices sur la menace de guerre. Il semble exact que malgré les avertissements d'un bon nombre d'intellectuels clairvoyants, comme, par exemple, le Nivernais, Romain Rolland, la plupart des Français ne croyaient pas à la guerre et n'en avaient nul souci. Cette phrase le confirme.

La première critique habituelle était très générale, et visait à dévaloriser le monde intellectuel, celui des clercs, en le considérant comme inapte à l'action pratique et en particulier à l'action violente et dangereuse. Or, les maîtres et les étudiants avaient, en grand nombre, été appelés sous les drapeaux et avaient payé un lourd tribut dans les combats. De plus, ces intellectuels s'étaient révélés de bons soldats et de bons officiers, sans pour cela, avoir été, spécialement, formés dans l'armée professionnelle. L'exemple du lycée de Nevers le montre bien. C'était aussi l'un des aspects nouveaux de cette guerre où l'essentiel des armées en présence, soldats, sous-officiers et officiers, était constitué de civils mobilisés. Ce qui d'ailleurs changera largement l'image même de l'armée.

M. Favières souligne cette révélation idéologique. *On s'imaginait avant la guerre que l'exercice exclusif et le culte de l'intelligence prédisposaient assez peu à l'œuvre des armes [...] Le jeu des idées, pensait-on, et l'étude des formes préparent mal à l'action qui, elle, a prise sur la réalité, et c'est vrai surtout de l'action belliqueuse [...] C'est pourquoi on a vu avec surprise ces intellectuels de vingt-cinq ans forcer l'admiration de leurs chefs, et conquérir d'emblée l'amitié respectueuse de leurs camarades ...* On voit ici qu'il pense surtout aux professeurs et étudiants, très vite promus officiers sur le front et qui encadraient les troupes de réserve.

Mais il en tire une conclusion très générale, affirmant la primauté de la culture intellectuelle. *Ils ont apporté sans défaillance, sans hésitation [...] cette puissance de réflexion méthodique, d'attention aux détails, d'ampleur et de netteté dans les conceptions d'ensemble,*

¹⁵ À son sujet, voir notre étude *Mort d'un soldat. Maurice Sténac. Craonne, 14 juillet 1917* à paraître, copie chapitre suivant.

de présence d'esprit et de promptitude à l'improvisation, de divination intuitive, qu'exigent l'interprétation serrée et minutieuse d'une pensée à traduire ou à expliquer, l'élaboration d'un développement ordonné, l'enchaînement des idées dans une démonstration, la facilité et la justesse dans les expressions. Tant il est vrai, Messieurs, que tout se tient dans l'activité spirituelle, que notre pensée est une dans toutes ses manifestations, et qu'elle va au succès dans la pratique de la même façon qu'elle va dans la théorie, à la vérité.

De même, il dénonce le préjugé qui faisait douter de leur endurance physique et de leur énergie : *celui qui a délibérément choisi [...] l'étude patiente et prolongée, la joie austère des idées et l'analyse des formes [...] n'a-t-il pas cultivé excellemment l'aptitude à l'effort et [...] trempé son caractère par la plus intime, la plus autonome, la plus énergique des disciplines ? De même pour le sens du devoir : ne devait-il pas avoir des prolongements plus profonds encore, des racines plus conscientes, chez ceux dont la tâche se résume à entretenir, à purifier et à hausser la flamme humaine de l'idéal.*

C'est à une véritable réhabilitation des intellectuels et particulièrement des universitaires qu'il se livre et l'on devine derrière la pompe rhétorique de son discours, la revanche sur un courant d'opinion qui affectait avant-guerre, de mépriser les « clercs ».

De même, il justifie l'enseignement universitaire, contre ceux qui le considéraient comme inadapté au moment historique et qui auraient voulu qu'il consacre ses efforts à la guerre elle-même. Il reprend le reproche sans doute courant : *Et nous, cependant, qu'avons-nous fait pour mettre vos esprits en harmonie avec la gravité et la grandeur des temps actuels ? [...] Peut-être vous êtes-vous demandé parfois, ou s'est-on demandé autour de vous, quelle urgence il y avait, tandis que le pays se débat et se raidit pour sauver son existence, à faire des versions latines, à cultiver les sciences, à scruter des métaphysiques désuètes.* Tout en concédant que : *l'écho des événements pénètre dans nos classes*, il affirme que rien d'autre n'avait été changé dans le déroulement de la scolarité, et que pour participer à l'action présente, les professeurs n'avaient eu qu'à poursuivre notre tâche accoutumée.

Car il affirme que l'enseignement universitaire a un but, autre que l'utilité immédiate. *Nous visons à d'autres fins : la culture sera plus indispensable que jamais dans la France qui va renaître.*

C'est le discours souvent répété par les professeurs du Collège et Lycée de Nevers au cours des siècles, comme on l'a vu, mais dans les textes qui nous sont restés, c'est la première fois qu'il est exprimé aussi clairement. Souvent, dans leurs discours, cette culture, cet enseignement secondaire, ressemblait à une érudition assez vaine et à l'assimilation de modèles plus ou moins antiques, qu'il fallait imiter et sur lesquels, on devait copier les règles de sa vie.

Pour M. Favières, cette éducation n'est, bien clairement, qu'un moyen de former, *éprouver et discipliner*, son esprit, son jugement, son caractère, d'atteindre *une certaine maturité* de la pensée, *un esprit formé, éclairé et assoupli*, avant de commencer à se préparer à une carrière, un métier ou une profession, ce qu'il appelle *son apprentissage spécial*. *C'est proprement là, la culture, continuité d'exercices désintéressés, parfois vains en apparence, mais qui, par cette continuité même, font germer en lui des fruits qu'il recueillera plus tard [...] sa facilité d'assimilation, sa promptitude à comprendre, sa sûreté d'appréciation et de décision.*

C'est au nom de l'acquisition de *ces aptitudes supérieures* qu'il justifie le rôle culturel des différentes disciplines : géométrie, physique, langue française, histoire, langues vivantes, en insistant surtout sur le latin et la philosophie. Pour l'étude du latin, il souligne son but : *saisir une pensée exprimée dans une langue vieille de deux mille ans* et la rendre dans une autre, dont la structure est syntaxiquement différente, afin de *développer l'intelligence et lui donner avec le goût de la précision dans la forme, c'est-à-dire de la sincérité logique, la vigueur pénétrante qui accoutume à voir, à la fois profond et clair.* La philosophie, couronnement de cette culture, est *initiation à la vie de l'esprit, entraînement à la réflexion abstraite, accès à l'activité des idées qui disposent à penser juste et à attacher son âme à des conceptions solides.* Son but est de développer *une âme de vérité et de justice.* Il différencie bien ici, la notion de culture de celle d'accumulation de savoirs. Rien à voir donc avec l'érudition.

C'est l'enseignement de cette culture qui est la *fonction sociale de l'Université*. C'est aussi selon M. Favières, cette culture qui fait le renom de la France et peut lui attirer la sympathie du monde et non *le jeu combiné des intérêts économiques*. Il prend comme exemple l'aide apportée par les Etats-Unis et rappelle que cet appui avait été sollicité ou favorisé par l'influence

d'universitaires comme Lanson, Bergson et Blanchard¹⁶, Bergson avait d'ailleurs, été envoyé en mission à cette fin en Amérique.

Il développe également une autre analyse de la culture française : *la plasticité, la souplesse, l'assimilation à la fois aisée et ample : son rôle historique a été de recueillir et de fondre les souffles qui tour à tour ont passé sur lui*. Et il énumère quelques-uns des courants culturels, italiens, espagnols, anglo-saxons, qu'elle a synthétisés. Cette reconnaissance de la multiplicité des sources de notre culture est très intéressante car elle s'oppose à une tendance ancienne beaucoup plus « nationaliste ». Il fait bien entendu l'éloge de cette culture française en insistant sur l'esprit critique, la tolérance, l'humanité et l'universalité. Il l'oppose à la culture allemande, à laquelle il reproche de s'être perdue dans une *métaphysique capiteuse [...] leur philosophie, ardente à pénétrer jusqu'aux couches inconscientes de la pensée humaine, a abîmé la vie claire de l'esprit dans leur obscurité fallacieuse [...] de sorte que leur goût de l'infini et du mystère a finalement abouti à la déification de la force, au culte zélé de la puissance matérielle. Et en même temps le sens personnel se perdait dans l'orgueil collectif*.

Il témoigne ainsi de l'étonnement indigné des intellectuels français, d'un côté, admirateurs éblouis par la profondeur de la pensée allemande, (voir l'allusion à la psychologie des profondeurs ou psychanalyse de Freud), par la richesse de sa poésie et de sa musique et, d'autre part, décontenancés par l'adhésion quasi unanime des intellectuels allemands à la politique de conquête et de destruction.

Il faudrait rapprocher ceci de la condamnation (dès le début de la guerre) par Romain Rolland, de cette attitude, après le bombardement et la destruction par les Allemands, de Louvain et de son Université, que les universitaires allemands avaient osé approuver et justifier, comme certains d'entre eux justifiaient d'avance la destruction des cultures non germaniques. Il faut lire à ce sujet *le Manifeste des 93* signé par des universitaires allemands et approuvant une guerre totale et la lettre de G. Hauptmann à Romain Rolland, en réponse à son appel à la raison, et qui est une véritable proclamation d'adhésion au pan - germanisme. Les universitaires français ne pouvaient pas concevoir un tel divorce entre la profondeur de la pensée et de l'art et l'engagement enthousiaste pour une politique de conquête guerrière et de destruction volontaire des témoignages culturels.

Ce qui est notable aussi dans ce discours du 13 juillet 1918 c'est que la guerre apparaît déjà comme achevée et que la seule chose importante est la suite, la reconstruction d'un autre monde pour laquelle on s'en remet aux jeunes générations. Nous avons déjà noté cette tendance à leur laisser toute la responsabilité de l'avenir : *vous recueillez un héritage merveilleux et écrasant. [...] Votre jeunesse est un soleil levant sous un arc de triomphe. Nous vous abandonnons à vous-mêmes avec une confiance tranquille*. On a vraiment l'impression que les plus vieux renoncent à leur position dominante. Séparés des jeunes par *la génération sacrifiée*, ils n'ont plus de rôle à jouer, même pas de rôle directif ou inventif. Cette attitude est très significative d'une rupture historique. Cette double prise de conscience n'est peut-être pas très nette chez les professeurs eux-mêmes, mais pour les lecteurs actuels, les expressions employées sont frappantes.

Le discours de M. Peltier, inspecteur d'Académie.

Le discours de l'Inspecteur d'Académie donne, lui aussi, la curieuse impression d'une « fin de guerre » ou même d'un lendemain de guerre. Toutes les images qui évoquent les combats sont à l'imparfait ou au passé simple et il n'est, semble-t-il, plus question que de souvenirs, et d'hommages rendus aux sacrifices passés, comme si tout était, en ce 13 juillet 1918, définitivement révolu. Pourtant, la guerre durait encore et pendant les quatre mois qui allaient s'écouler avant le cessez-le-feu du 11 novembre, bien des victimes allaient s'ajouter à celles des quatre années précédentes. C'était peut-être l'expression d'un état d'esprit général qui croyait ou espérait que les combats allaient cesser dans les jours suivants. En tout cas cela traduit le désir d'en finir avec ce cauchemar et de « tourner la page ».

¹⁶ Gustave Lanson (1857-1934), considéré comme le fondateur de l'histoire littéraire en tant que discipline et de la socio - critique. En 1911 il avait été invité comme professeur à l'Université Columbia de New-York et avait visité les universités des Etats-Unis. Raoul Blanchard (1877-1965), géographe, joua un grand rôle dans l'évolution de cette science (opposition entre l'école géographique de Paris et celle de Grenoble où il fit presque toute sa carrière. Fondateur de la géographie alpine. À partir de 1920, il eut un rôle important au Canada. Il fut un des pionniers de la géographie du Québec. Il a enseigné à Harvard de 1922 à 1936.

Et déjà, les métaphores héroïques et les apologies et sublimes viennent établir une distanciation entre les vivants et les morts. Évoquant les anciens maîtres et élèves morts pour la France, M. Peltier, dit qu'ils *éclairaient encore d'un rayon de leur gloire très pure, la maison où ils s'étaient si bien préparés pour les tâches viriles*. Il parle de *l'étendue de leur abnégation, la grandeur de leur sacrifice [...] l'éclat de leur fin héroïque*. Tout est sublimé, porté au registre noble : *ces jeunes hommes, ils ne sont morts que pour que d'autres vivent et vivent dans la dignité et l'indépendance et leur mort même fut un acte de foi en la vie, en la vie qu'ils chérissaient comme vous [...] eux aussi, ils n'avaient que vingt ans et ils portaient en eux de la joie et de la beauté*. Même la mort au combat, dans les tranchées, la boue, la saleté, le sang au milieu des cadavres etc. tout devient lumineux et gai : *ils ont accepté que leurs yeux se ferment aux clartés souriantes du matin [...] sachons voir dans la sérénité d'un tel renoncement la victoire d'une générosité qui se grandit, le triomphe d'une noblesse qui se dépasse*.

La réalité des combats, des blessures et de la mort, dans l'enfer des champs de bataille, devient une image de vie, de sérénité, de gaieté même, une victoire et un noble triomphe. Ainsi commence avant même que la guerre ne soit réellement finie, une mythification de la guerre elle-même et de ses protagonistes vivants et morts. Cette sublimation était peut-être nécessaire pour éviter qu'un courant d'opinion trop anti belliciste ne se développe ou pour que l'ensemble de la population pût supporter le lourd fardeau de sa dette envers les combattants, comme si du fait de les sublimer ainsi, leurs sacrifices devenaient presque un honneur mérité, et leurs souffrances, par là même, moins méritoires.

Il est plus facile de faire des discours pompeux sur la dette envers les combattants que de leur manifester matériellement sa reconnaissance. M. Peltier ne cesse d'en parler : *notre piété reconnaissante monte vers eux*. Mais déjà il semble que les non-combattants commençaient à se faire gloire de la mort des soldats comme ces veuves de guerre arborant fièrement leurs décorations. S'adressant aux élèves, mais est-ce bien à eux que ce discours s'adresse ? il parle de *leur fierté douloureuse [...] en vous souvenant de ce qu'ils furent et de ce qu'ils ont donné* et il les met en garde : *vous ne penserez pas, et nous ne penserons pas que l'éclat de leur fin héroïque puisse jamais nous être comme un motif d'apaiser nos regrets, comme une raison de juger moins impérieuse notre dette envers eux*. Il dénonce par avance l'hypocrisie de cette sublimation des morts à la guerre : *Nous ne serons pas de ceux qui se prennent à murmurer la parole profane : « Heureux ceux qui meurent jeunes ; ils sont aimés des dieux », par quoi ceux-ci se persuadent sans doute qu'ils ont ainsi suffisamment magnifiés de tels sacrifices. Nous ne nous laisserons pas surprendre par l'apparent hommage d'une formule surtout commode à endormir la gratitude banale de consciences oublieuses ou légères*.

On ne comprend pas pourquoi M. Peltier consacre ainsi la première partie de son discours à évoquer ces questions. Sans doute n'approuvait-il pas cette tendance de l'opinion publique qui tendait d'une part à oublier au plus vite la guerre et d'autre part à se débarrasser de sa « dette » envers les combattants survivants, en les reléguant dans le silence et l'oubli, tout en sublimant dans ses discours ceux qui étaient morts, et de telle manière que leur mort apparaisse presque comme un honneur qui leur avait été fait et dont les vivants seuls devaient être fiers.

Par contre la suite de son discours est bien dans la prolongation du plaidoyer de M. Favières en faveur de l'Université. Celui-ci avait surtout évoqué l'enseignement supérieur, les facultés, et les lycées, pour dénoncer les critiques qui leur étaient faites avant-guerre en sublimant la conduite des universitaires sur le front. M. Peltier complète le tableau en montrant que dans cette épreuve, l'École Normale Supérieure, les écoles normales d'instituteurs et l'enseignement primaire avaient montré des qualités patriotiques aussi grandes.

Il évoque d'abord l'École Normale désignée par sa situation très symbolique sur la colline Sainte-Geneviève : *la petite colline qui fut comme le berceau de la pensée nationale et le sanctuaire du patriotisme qui s'éveille, cette colline, qu'illustrent toujours le nom et le souvenir de cette illustre femme qui, il y a près de quinze siècles, préserva Paris de la souillure des barbares*. C'était évidemment une réponse directe aux attaques des partis d'extrême droite, qui dénonçaient l'École Normale comme le berceau de toutes les idées révolutionnaires et (forcément pour eux) anti-nationales et ce, depuis déjà le milieu du XIXe siècle (voir le chapitre sur Hippolyte Taine). Habilement, il lie l'action des Normaliens dans la guerre, à leur formation d'éducateurs : *ils se jetèrent au plein de la mêlée, les soldats de notre grande école normale*

d'enseignement, s'affirmant tout de suite des entraîneurs d'hommes que la mission d'éducateurs dont ils avaient fait choix leur commandait d'être. Le nombre des morts au combat semble justifier rétroactivement toute l'institution : ils moururent aussi, hélas ! presque tous, tombant stoïquement dans toute la lucidité de leur conscience affinée ...

Puis très habilement, il évoque conjointement les instituteurs mobilisés et la grande masse des soldats, leurs élèves, rassemblés derrière eux, comme à l'école communale : *alors s'avancèrent en masses profondes, côte à côte avec les phalanges de nos lycées et de nos collèges, les légions de nos écoles primaires encadrant tout le peuple de France. Mieux encore, il justifie par là l'enseignement laïque tant décrié avant guerre, par les partis cléricaux et nationalistes : ce peuple dont nos instituteurs avaient su faire vraiment l'armée de la nation comme aussi l'armée du Droit et de la Justice en enseignant à leurs élèves les préceptes de vertu civique qu'eux-mêmes, eux dans les tout premiers rangs du combat, devaient illustrer en des exemples douloureusement magnifiques.*

Contre ceux qui dénonçaient l'enseignement laïque (à tous les échelons, de l'école primaire jusqu'aux facultés), comme incapable, parce que non religieux, d'enseigner une morale, individuelle, ou sociale, ou d'inspirer un sentiment patriotique, M. Peltier affirme, au contraire, que c'est lui qui avait unifié le peuple de France autour des valeurs de Nation, de Droit et de Justice en lui inculquant *des préceptes de vertu civique*. Et il fait même de l'Université, qu'il personnifie comme une *alma mater* : *vous fûtes, ô Université de France, par l'âme de tous vos fils, la seule force nationale véritable : union sacrée de tous les dévouements, concert ardent de tous les enthousiasmes, synthèse vivante de tous les idéals*. Plus encore, il l'identifie comme l'incarnation du Bien (la Lumière) dans la lutte contre les forces du Mal (l'Ombre) : *le duel gigantesque où les forces du mal vainement auront tenté de vaincre le génie du bien et l'ombre d'obscurcir la lumière*.

M. Peltier, pour valoriser l'enseignement public, n'hésite pas, comme on le voit ici, à schématiser à outrance et à diaboliser d'une manière très manichéenne l'ennemi qu'il affirme vaincu, bien que la guerre ne soit pas encore achevée. On trouve un peu partout cette vision idéologique des événements de la Grande Guerre, tendant à en faire un choc de cultures et de civilisations.

Ce manichéisme apparaît dans une curieuse référence à la culture latine. En parlant de Sainte-Geneviève il évoquait les *Barbares descendus des sombres forêts de la Germanie, pour l'œuvre de rapine et de meurtre*. Et de même, pour l'Université, il parle des *phalanges de nos lycées et de nos collèges*, et des *légions de nos écoles primaires*. Tous ces termes se réfèrent à l'histoire gréco-romaine. Nous avons déjà noté cette propension à présenter le conflit franco-allemand comme une lutte entre les civilisations du nord et celles du midi, entre les cultures latines et les cultures germaniques. C'était même cette présentation qui constituait un des arguments pour défendre la prééminence des « humanités classiques ». Position reprise par M. Peltier qui attribue à la *culture de l'esprit* la victoire finale affirmant que *les événements depuis quatre ans en ont apporté la preuve décisive et fourni la démonstration lumineuse*. Il définit cette *culture de l'esprit* comme *puisée aux sources mêmes de la tradition classique et des « humanités » en même temps qu'appuyée solidement à la claire vision des faits et des réalités*.

Rien de bien étonnant à ce que les « classiques » tendent à tirer argument de la guerre pour défendre leur pré carré. Les « modernes » de leur côté tirent, des aspects technologiques des opérations militaires, la nécessité de développer, au contraire, les recherches et l'enseignement des sciences, des techniques et des langues vivantes. Ce conflit apparaîtra nettement au cours des années d'après-guerre.

M. Peltier, lui aussi, renvoie aux jeunes, la lourde responsabilité d'assumer l'héritage de la guerre et du sacrifice de leurs aînés, comme si cela ne concernait plus les générations adultes. Celles-ci en somme ont fait leur travail *la libération de la Patrie et le salut de la civilisation auront été assurés définitivement par le dévouement héroïque des générations qui vous ont précédé*. Notons au passage que dans son esprit cette guerre est bien la « der des der ». Les jeunes n'auront donc plus à se préparer à une autre guerre mais seulement à se consacrer au développement économique du pays : *il vous restera à développer le précieux héritage que vous aurez recueilli*.

Il parle du *lourd fardeau* dont vous devrez charger vos épaules et d'un *rude labeur*. Il y a d'abord à réparer les destructions de la guerre, travail long et pénible : *longtemps après la*

victoire [...] la France portera dans sa chair les meurtrissures de la souffrance. Puis il y a un effort de construction nouvelle à assurer. M. Peltier paraît très optimiste sur ce plan en soulignant un essor économique, industriel et technique *pour répondre aux nécessités de la guerre mais devant survivre à ses besoins.* Il traduit peut-être un point de vue général : *comme si notre pays avait hâte d'échapper pour toujours à toute tutelle dangereuse.*

S'il élimine un danger de guerre future, il évoque d'autres problèmes : *des tâches difficiles, de graves problèmes.* Selon lui en effet, il est inévitable que des *changements profonds se produisent dans l'organisation des sociétés [...] que de nouvelles formes de vie naissent,* et s'accompagnent d'un bouleversement dans les *relations des individus, des classes, des peuples.* Ces derniers mots semblent faire allusion aux révolutions sociales qui ont éclaté en Russie dès l'automne 1917 et se produiront également en Allemagne et dans d'autres pays européens. Mais sa perspective est optimiste et il annonce : *l'aube des temps nouveaux, l'aube annonciatrice du règne de la paix dans le travail fécond et fraternel des hommes.*

Son discours est très significatif de la mentalité générale de cette époque où, lassés par la guerre, tous la considèrent comme déjà finie, et songent à d'autres problèmes économiques et sociaux.

La distribution des prix de 1919.

En 1919, M. Méchin préside à nouveau. M. Dodanthun, professeur d'anglais, qui revient du front après quatre ans et demi de combats, préfère évoquer des images de paix, son séjour en Écosse, à Glasgow en 1907. Il y a encore eu 9 morts depuis la dernière distribution des prix.

Au total 96 professeurs, élèves, ou anciens élèves, sont tombés sur les champs de bataille.

En fait, le décompte fait par le proviseur était malheureusement incomplet, sans doute parce que des soldats portés disparus, avaient été, en réalité, tués. Le Livre d'Or des anciens Professeurs et élèves du Lycée de Nevers morts pour la France comporte 104 noms. C'est lors de la réunion du bureau de l'Amicale du 19 avril 1919 qu'il fut décidé que *notre Amicale devra publier un livre d'or, contenant la liste de nos morts de guerre, ainsi que celle des décorés, cités et promus.* Ce Livre d'Or contenait lui aussi plusieurs erreurs. Au cours de nos recherches nous avons pu en corriger un bon nombre et compléter les notices des disparus par quelques informations. On trouvera ce Livre d'Or modifié et complété dans le chapitre suivant.

Après la guerre, des prix d'honneur furent fondés par des familles de disparus en souvenir de leurs enfants et seront attribués régulièrement jusque dans les années 1960-70. Ce fait conduisit le bureau de l'Amicale du 19 avril 1919 à décider, *en raison du nombre important de prix spéciaux fondés par certains camarades ou par leurs familles ... de supprimer ceux qu'il avait l'habitude de décerner. Seule la médaille d'or sera donnée cette année, si M. le Proviseur le juge possible. Il décide également de supprimer la bourse de voyage.* Il devait y avoir d'autres raisons à cette décision car dans le palmarès du 12 juillet 1919 ne figurent que deux prix spéciaux de ce type, les *Prix Georges Schmitter et Maurice Sténac* qui s'ajoutaient aux trois prix traditionnels : *Achille Jacquinot, Louis Gautherot, et de l'Association des Anciens Élèves.* Soit au total cinq prix spéciaux, ce qui n'était pas énorme, mais la restriction : *Seule la médaille d'or sera donnée cette année, si M. le Proviseur le juge possible,* nous donne une explication.

Les conditions de travail après le cessez-le-feu du 11 novembre, le retour progressif des soldats mobilisés, (M. Dodanthun qui fit le discours d'usage venait d'être démobilisé), et les perturbations dans les effectifs, en diminution, avec le départ en cours d'année, de familles repliées à Nevers pendant la guerre, vers leurs départements d'origine, avaient sans doute rendu difficile le déroulement de l'année scolaire. Le niveau général des résultats des compositions ne devait pas permettre de récompenser davantage d'élèves. La suppression de la bourse de voyage semble aussi indiquer qu'aucun élève ne paraissait, par ses résultats en langues vivantes, apte à en bénéficier. Dans la plupart des classes, le nombre des élèves figurant au palmarès semble réduit ; par exemple en seconde, toutes sections confondues, même avec les cours spéciaux, seuls apparaissent 13 noms, l'effectif total ne devait être guère plus élevé. En classes terminales, ils ne sont que 11 et 15 en première.

Le discours de M. Dodanthun Professeur d'Anglais.

M. Dodanthun qui avait retrouvé sa chaire en cours d'année après quatre ans et demi de mobilisation, avait décidé, délibérément, de parler « d'autre chose » et de consacrer son dernier cours solennel à évoquer la vie dans une high school écossaise, à Glasgow où il avait été assistant de français pendant deux ans *il y a une douzaine d'années environ*, donc vers 1907. Mais la guerre et les dangers de l'après guerre sous-tendent son discours sur l'éducation écossaise et apparaissent nettement dans sa deuxième partie.

Dans la pédagogie écossaise, il souligne surtout, après le classique aperçu sur la discipline fondée sur les châtiments corporels, sur *la pratique de la liberté, du self-government, des institutions parlementaires*. En l'occurrence, la pratique de l'auto - discipline *au fonctionnement de laquelle étaient associés les élèves avec un conseil composé de 2 élèves par classe, choisis par les maîtres, et chargés d'appliquer à leurs camarades des règlements de police intérieure, librement consentis par eux* et d'un *Conseil de l'École, présidé par le directeur et où siégeaient, avec les maîtres, quelques élèves des classes supérieures élus par leurs camarades*. La participation des élèves à l'organisation de la vie de l'établissement, déjà réclamée au cours des révoltes de 1882, mais d'une manière plus radicale, deviendra dans les années 1960 une des revendications lycéennes.

L'autre innovation qui l'avait frappé c'était la parution d'une revue trimestrielle *rédigée même en grande partie par les élèves*, rendant compte des événements scolaires et publiant des *articles littéraires, dus pour la plupart à la plume des élèves*. La presse scolaire avait existé au lycée de Nevers comme ailleurs en France, sporadiquement, depuis au moins les années 1880, mais elle n'avait jamais eu de statut officiel. Il faudra attendre, ici encore, les années 1960 pour qu'elle soit encouragée et reconnue, même si les autorités administratives tendaient à la contrôler au moins indirectement.

Enfin, il insiste surtout sur les clubs d'élèves, en particulier la *Literary Society, qui, malgré son étiquette littéraire, était surtout un club politique*. Car — et cela nous paraît étonnant, à nous autres Français — *les écoliers écossais font de la politique à l'école, ils tiennent des meetings où boys conservateurs, libéraux et socialistes discutent avec passion les grandes questions du jour*. Il cite parmi les sujets débattus *la politique protectionniste [...] la question irlandaise [...] le suffrage des femmes [...] le service militaire obligatoire*. Il admire l'admirable organisation de ces clubs et la belle tenue des débats. Il y voit une excellente formation civique : *ces jeunes gens s'exercent, sur les bancs de l'école, à la pratique du gouvernement parlementaire*.

Si M. Dodanthun suggère aux élèves de s'inspirer de cet exemple pour la création d'un *Magazine scolaire dont vos maîtres accepteraient d'être les collaborateurs occasionnels*, où pour organiser des *soirées récréatives, avec chants, récitation et musique*, ou pour *introduire, dans une certaine mesure un système qui associe plus étroitement les élèves à leurs maîtres dans le fonctionnement de la discipline intérieure de l'école*, il recule franchement devant la perspective d'une organisation de débats politiques dans laquelle il voyait pourtant un intérêt de formation civique : *ces débats sur la politique intérieure n'entrent pas précisément dans la catégorie des institutions que je vous recommande d'imiter*.

Cette déclaration est très significative car, si la formation du sentiment patriotique, l'appel au dévouement civique, l'exaltation nationale voire nationaliste, font bien partie des finalités de l'enseignement et l'on n'hésite pas à mobiliser pour cela toutes les disciplines, si dans les études littéraires et philosophiques, on incite les élèves à connaître et comprendre les théories générales sur la forme des gouvernements, les grands courants de pensée etc..., par contre, le débat sur *les grandes questions du jour* pour reprendre l'expression de M. Dodanthun, est formellement proscrit même à titre d'exemples. Cela c'est ce qu'il nomme : *la politique intérieure* et que l'enseignement officiel feint de considérer comme indigne de faire partie de l'éducation de la jeunesse, au profit des idées générales. Ici encore il faudra attendre les années 1960 pour que la politique réelle fasse intrusion dans les lycées.

On pourrait considérer à partir de ce début de discours que M. Dodanthun veut seulement évoquer pour ses élèves un système scolaire « exotique » et en tirer quelques exemples pour améliorer la vie du lycée. Mais lorsqu'il parle des nombreux clubs sportifs existant dans les high schools, il insiste beaucoup sur *la préparation militaire* et l'existence d'un *bataillon scolaire, un corps de cadets, comme on les appelle là-bas*, et dont les élèves *promus d'emblée officiers au*

L'ANTI-GERMANISME EN 1918

Malgré le traumatisme de la guerre, l'anti-germanisme de l'avant-guerre n'avait guère changé. À titre d'exemple nous citerons un fascicule trouvé dans les papiers de M. Méry¹⁸ et qu'il avait manifestement, conservé avec soin.

Il s'agit d'un bulletin mensuel de *L'Alliance Universitaire Française des Trois Enseignements Classiques et de l'Enseignement Technique*. Ce N°5 était le deuxième numéro d'Octobre 1918. La responsable de cette publication était Mme J. Bohren, 3 rue Leconte-de-Lisle, Paris (16^e).

Ce document est d'autant plus significatif qu'à cette date, la victoire semblait proche à tout le monde. Le problème qui se posait alors était celui de l'établissement de la Paix et de la conclusion d'un *modus vivendi* avec l'Allemagne.

Ce bulletin ressemble davantage à un tract politique. Une double feuille au format 23 x 32 avec une profusion de gros titres et des textes courts, sur toute la largeur des pages, en caractères gras, souvent soulignés.

Le titre d'attaque est sous forme de question :

LE PEUPLE ALLEMAND, qui n'a pas changé d'âme depuis deux mille ans, aura-t-il changé d'âme dans deux mille ans.

La réponse est donnée dans le titre de la première partie :

L'Allemagne EST RADICALEMENT INCHANGEABLE. Ne nous illusionnons pas.

Tout le contenu du tract est donné comme extrait de la *Tribune de Genève* (25 septembre 1918) et serait d'un *ex-pacifiste anglo-saxon*, M. George D. Herron.

Nous nous contenterons d'en citer quelques phrases : *L'Allemagne ne fera jamais que feindre le repentir et seulement pour mieux recommencer ... L'Allemagne n'a en elle « aucun principe moral » et ne peut être contenue que « par les armes » ... La simple victoire militaire des Alliés ne suffira pas à délivrer l'Humanité du cauchemar allemand ... L'Allemagne ne sera pas moins redoutable par la Paix qu'elle ne l'a été par la Guerre ... Son intention de domination universelle ne sera pas mieux réprimée par la seule victoire des armées alliées, que ne pourrait l'être le caractère d'une hyène, par la limitation du territoire où elle peut poursuivre sa proie. La HYÈNE subsiste malgré tout : ce sera toujours un Allemand auquel nous aurons à faire, même après l'avoir battu ... Il faut se résigner à des sanctions terribles : il faut tuer pour faire vivre ...*

L'auteur de ces lignes, à propos des sanctions contre l'Allemagne précise : *Elles nous amèneront peut-être à des extrémités plus voisines de la doctrine des anciens Hébreux que de la loi chrétienne.*

Il semble même préconiser la poursuite de la guerre (jusqu'à quelle extrémité ?) : *nous devons tuer pour faire vivre, nous devons mener une guerre sans merci pour acquérir une paix inaltérable et complète.*

En tout cas, il veut mettre l'Allemagne au ban des nations : *L'Allemagne est et reste l'irréductible ennemie du « monde entier » ... Il faut imposer à l'Allemagne une tutelle internationale pendant toute une génération. Il réclame qu'on enferme les hordes germaniques comme dans une vaste maison de correction, pour y apprendre cette discipline qui conduit à l'esprit de justice et de pitié et qui prépare les peuples à la liberté et à la solidarité morale ...*

Sa conclusion est très curieuse : *Ni lueur, ni promesse. Il n'y a que ténèbres en Allemagne, des ténèbres que l'Allemand ne veut pas disperser. Le sauvetage moral de l'Allemagne ne peut naître que de l'union des nations qui la combattent. Mais cela ne sera que lorsque — après avoir gagné le bon combat — nous aurons accompli cette autre tâche, plus ardue encore, d'arracher de nous-mêmes et de rejeter le dernier restant de l'esprit Allemand.*

Cette dernière phrase est à rapprocher de la campagne menée dans l'Université française dès la fin du XIX^e siècle, contre l'influence de la culture allemande, qu'il s'agisse de philosophie ou même de musique¹⁹. L'anti-germanisme s'accompagne du développement d'un nationalisme culturel très étroit qui vise à bannir des études (et de la culture générale) tout ce qui vient ou se

¹⁸ Ces documents se trouvaient dans l'ancienne bibliothèque des professeurs.

¹⁹ Voir à ce propos la polémique contre Romain Rolland avant la guerre et jusque bien après 1918, notamment à propos de la sortie de *Colas Breugnon* en 1919.

rapproche de la culture allemande, non seulement les auteurs allemands et leurs œuvres, mais les auteurs français accusés d'avoir subi leur influence comme par exemple les « romantiques ».

L'ensemble de ce tract est un véritable appel à la haine, où la répétition incessante des mots *Allemagne, Allemand*, produit un véritable effet de martèlement. On comprend qu'avec un tel état d'esprit assez généralement répandu, on ait abouti au désastreux traité de Versailles qui ne pouvait que provoquer un sentiment d'humiliation et son rejet par le peuple allemand.

LES ÉCHOS DE LA GUERRE DANS LES DISTRIBUTIONS DE PRIX ULTÉRIEURES.

On a souvent dit que cette guerre avait provoqué un profond traumatisme en Occident. Nous en trouvons trace dans les discours des années suivantes. Par exemple, en 1920, M. Roger professeur de 6e, ancien prisonnier de guerre, s'interrogeant sur le bon sens, en vient à évoquer cette *vague de folie universelle* que l'on venait de connaître : *De ce trouble profond dans la vie intime des peuples, de ce désarroi dans les esprits, c'est la guerre qui est la cause. La guerre ! Mot effrayant, éventualité redoutable qui transforme instantanément l'esprit, les habitudes, les aspirations d'un peuple. Alors que durant la paix, toutes les forces individuelles convergent vers l'accroissement du bien-être général, que l'on cherche à rendre la vie plus facile et plus plaisante, la guerre - suprême contre-sens - ne vise qu'à détruire et à exterminer.*

Il évoque ensuite celle qui vient de s'achever en deux images, l'enthousiasme du début et le désarroi de la suite. *D'abord ce fut l'enthousiasme, la surexcitation de la mobilisation qui fit que l'on partit sans jeter un regard en arrière, dévoué tout entier, corps et âme, à la cause commune. Il ne fut plus question là de bon sens, il n'y eut plus de délibération, plus d'hésitation, plus de décision à prendre, la Patrie nous appelait, il fallait partir et l'on partit n'ayant plus qu'une idée en tête, un but dans la vie : se battre pour elle. ... L'enthousiasme est une sorte de délire sacré qui n'est qu'une crise. Cette crise ne pouvait trouver sa fin que dans le combat prochain et rapproché, dans une lutte rapide qui eût exterminé l'ennemi. Malheureusement il n'en fut pas ainsi ; la guerre se prolongea, rude et abominable. Il constate qu'au fil du long séjour dans les tranchées ... durant ces journées mortelles, l'enthousiasme fit place au désintéret, au fatalisme, traduit par la phrase : *il ne faut pas s'en faire ... on s'en est assez fait.* . Cet état d'esprit qui perdure après la fin des hostilités est pour lui un véritable défi au bon sens qu'il faut relever pour construire une véritable paix.*

Et il oppose le "bon sens" au "sens commun" en donnant comme exemple, une évasion faite contre l'avis de tous, contre le "sens commun", et pourtant réussie par cinq de ses camarades, du fort d'Ingolstadt où il fut détenu durant de longs mois. Et il dénonce ce "sens commun qui n'est que le ramassis des préjugés et des erreurs humaines, c'est lui qui pour Descartes empêchait le bon sens de se manifester, parce qu'il l'écrasait. Voilà le véritable ennemi de tout libre raisonnement et de toute originalité. ... Aucun savant n'eut le sens commun - Galilée, en était tout à fait dénué, lorsqu'il soutint contre tout un chapitre de moines remplis de sens commun, que la terre tourne. ... Il eut tort contre son siècle, car il est rare que le féroce sens commun fasse grâce aux rebelles, et nous devons nous estimer heureux que l'on ne brûle plus ceux qui commettent ce crime de lèse-majesté. Compte tenu du début de ce discours, on sent que derrière cette condamnation du "sens commun", destructeur de tout esprit critique et de toute pensée originale voire hétérodoxe, il y a un rappel du "bourrage de crânes" qui d'un côté et de l'autre du Rhin avait "fabriqué" un "sens commun", belliciste et nationaliste.

Répondant à son discours, le Préfet, M. Bernard, évoque lui aussi la guerre *Comment n'en pas parler à la génération qui a grandi durant le formidable cataclysme, qui a vu partir ses aînés pour la mêlée sans nom où se jouait le sort de la Patrie, et qui a participé à nos angoisses et à nos espérances durant ces quatre années d'hécatombes ; à cette génération qui atteindra l'âge d'homme à l'heure où, avec le recul du temps, s'en dégageront les enseignements, où s'élaborera le monde nouveau, issu de la grande conflagration.* Cette accumulation de termes très forts : formidable cataclysme, mêlée sans nom, hécatombes, il la poursuit tout au long du discours, évoquant cette *faillite du bon sens*, parlant des *millions de morts, des torrents de larmes et de sang, des souffrances indicibles, une accumulation de ruines sans nom, les atrocités, le supplice des populations civiles, les massacres, les incendies, les pillages, la dévastation systématique de nos villes et de nos campagnes, la destruction méthodique de nos usines, la déportation des habitants.*

l'amitié de son ancien professeur de première, M. Pommeret, à l'École de Médecine de Rouen où il passe sa thèse en 1923. Il s'installe comme médecin civil à Nevers où il se marie avec la fille d'un commerçant qui lui donne huit charmantes filles. Et la guerre de 1939 arrive, il est mobilisé comme médecin capitaine, peu de temps, à cause de sa nombreuse famille.

En pleine occupation, le Préfet le désigne comme Maire de Nevers en 1941. Avec ses collaborateurs, dont un était aussi un ancien élève du Lycée, M. Dubost, il ne cède rien devant un ennemi menaçant qui finit par le respecter.

À la Libération, comme Président de la Croix-Rouge, il organise l'École d'Infirmières qui aujourd'hui porte son nom.

Le 8 septembre 1947, il assiste à un meeting d'aviation, un avion s'écrase sur la foule, il y a huit victimes dont René Le Droumaguet. Les soins d'un ami chirurgien parviennent seulement à le ranimer quelques instants²³.

1914 – La guerre et les bourses de voyage.

L'Amicale des anciens élèves attribuait chaque année une bourse de voyage sur un projet précis. Or, cette année-là, le bénéficiaire avait prévu de faire son voyage d'études en Allemagne. Évidemment, il n'en était plus question. C'est pourquoi *le jeune Lopar Charles* écrit le 22 septembre, au Comité²⁴, *l'informant qu'en raison des événements, il lui a été impossible d'aller en Allemagne ... il demande à conserver la somme de 300 francs pour accomplir son voyage dans la Suisse allemande ou encore dans les provinces qui nous seront rendues.*

Outre l'anecdote du voyage raté, ce petit fait nous montre que quelques semaines après la déclaration de guerre, l'opinion croyait encore à une guerre courte et victorieuse. Lopar envisage en effet d'aller faire, très rapidement, son voyage, *dans les provinces qui nous seront rendues*. Personne n'imaginait ce qu'allait être cette guerre, les soldats partaient, assurés d'être de retour dans leurs foyers avant Noël. L'accès libre en Alsace-Lorraine ne sera possible que plusieurs années après l'armistice de 1918, en raison des destructions et des difficultés de circulation et de séjour.

1915 – Louis Gueneau.

En 1915, le professeur d'histoire Louis Gueneau quitte le Lycée de Nevers. Né en 1887, dans la Côte d'Or, il avait fait ses études à Dijon, et avait été nommé à Nevers en 1912 en remplacement de M. Panthier. Par la suite, il enseigna dans différentes villes, Lyon, Dijon, Paris. Il finit sa carrière au Lycée Charlemagne de 1945 à 1952 où il prit sa retraite.

Il ne fit donc qu'un court passage à Nevers où selon Romain Baron (1916)²⁵ qui fut son élève, il s'imposait *par sa haute stature, son autorité naturelle, sa voix impérieuse et entraînante, ses cours solidement charpentés et d'une lumineuse clarté. En géographie, nous admirions les cartes multicolores que, d'une main preste, il traçait sur le tableau noir, pour représenter les diverses régions de la France ; tout s'y ordonnait s'y reconstituait sous nos yeux émerveillés.*

Pendant son séjour à Nevers il avait mis au point sa thèse qui parut en 1919 : *L'Organisation du travail à Nevers, aux 17^e et 18^e siècles*. Plus tard à Paris, il publia deux volumes intitulés : *Les sources parisiennes de l'histoire du Berry*.

Il est décédé en 1975, dans le Berry à Aubigny-sur-Nère.

Le sport au Lycée pendant la guerre.

Romain Baron qui quitta le lycée en 1916 a laissé un témoignage sur les sports favoris des potaches de cette époque²⁶.

Le seul sport que nous pratiquions était le rugby, qui était très en faveur au lycée depuis le début du siècle et peut-être même bien avant le football d'aujourd'hui que nous appelons je ne sais pourquoi, « l'association » et n'avait que de rares adeptes dans le monde scolaire. Nous

²³ Voir aussi BL Amicale 3/1988

²⁴ Registre de l'Amicale, réunion du 17 octobre 1914.

²⁵ BL Amicale 2 / 75.

²⁶ BL Amicale 4 / 79.

étions fiers d'appartenir au CALN (Club Athlétique du Lycée de Nevers). Par suite des départs successifs des plus âgés, appelés sous les drapeaux, il fallait sans cesse modifier la composition de l'équipe première. J'en fis partie comme avant de deuxième ligne. Nous allions régulièrement nous entraîner au Pré Fleuri, sur le terrain du PAG (Peloton d'Avant-Garde) et nous participions à des matches amicaux avec les divers établissements d'enseignement de la région.

J'ai gardé en particulier le souvenir d'un match joué à Clamecy, en plein hiver, dans un champ de luzerne, au-dessus de la gare. Il fallait se déshabiller et s'habiller en plein air, par une température de six à sept degrés au-dessous de zéro et, chose curieuse, personne n'attrapa le moindre rhume. Il y eut aussi un déplacement mémorable à Auxerre, où nous jouâmes contre le Collège. Nous défilâmes en ville sous les applaudissements de la foule et nous fûmes photographiés sur les marches du Palais de Justice. Le soir les deux équipes dînèrent ensemble au réfectoire du collège et le repas, copieusement arrosé, se termina par des chansons, dont certaines étaient particulièrement osées.

Le sport jouait depuis longtemps au Lycée un rôle important de cohésion sociale notamment entre les internes et il est significatif que plus de soixante ans après ces souvenirs soient restés si vifs. Un autre ancien élève de cette époque évoque également l'importance du rugby à propos de ses souvenirs sur Louis Rolland (voir ci-dessous).

Après la dernière guerre, jusque dans les années 50, les potaches qui jouaient au foot continuaient encore souvent à l'appeler *l'association* ou plus couramment *l'assoss*. Ce nom vient de son appellation officielle : le *football - association* ainsi nommé parce qu'il obéissait aux règles de l'Association internationale de football. Il y avait eu au début du siècle des variantes assez nombreuses de ce jeu en ce qui concerne le nombre de joueurs et les règles.

Encore le Bouillot.

Le chapitre consacré au passage de Jules Renard au lycée de Nevers a permis de préciser l'importance de ce personnage et l'origine de son nom. Pierre Peltier (1916) a évoqué²⁷ Le Bouillot de son époque, donc des années précédant son baccalauréat.

Le vieux bahut ... Haut en couleur, monumental, un personnage en défendait l'accès. Il a vu défiler bien des potaches. Pour plus d'un de nous, sa silhouette imposante émerge des années. On l'appelait Bouillot. Posté dans l'encadrement de la porte d'entrée, notre concierge à la calotte noire et au vaste tablier bleu, posait superbement la statue du devoir.

Dispensateur des nourritures aux récréations (petits pains, croissants, tablettes de chocolat) il n'était pas moins impressionnant ni moins digne.

Peu causant, Bouillot, parlant du Lycée, disait : Nous.

« Nous aurions pu avoir plus de succès au bachot, cette année »

La mentalité des potaches en 1916.

Un ancien élève de ces années de guerre, Pierre Peltier (1916)²⁸ témoigne de la mentalité de sa génération en cette année 1916 où il achevait ses études au lycée de Nevers.

À 16 ans, la jeunesse préfère les vainqueurs. Dans notre province, épargnée par la guerre, nous n'étions pas moins gagnés par les remous de la violence. Nos lectures, les conversations des parents, l'attente autour de nous, l'inquiétude partout. Il n'était pas permis, même aux moins lucides, d'ignorer l'importance de l'enjeu. Après quelques gamineries de notre âge dans la rue du Commerce, si souvent parcourue, plus sensés et plus graves, nous nous retrouvions devant le tableau des affiches administratives, toujours à la même place, sur la grille de la Préfecture, pour prendre connaissance du dernier communiqué officiel tracé hâtivement à la craie : « De la Somme aux Vosges, la situation est sans changement ».

Dans la grisaille d'une autre fin de jour, sur le trottoir gauche de l'avenue de la gare, je me revois, descendant en même temps que la troupe silencieuse tout de neuf habillée en bleu horizon, vite instruite et poussée vers les convois de départ. Tourmentés par les pertes héroïques, exaltés de patriotisme, plutôt que de trembler pour eux, il nous arrivait de les envier.

²⁷ Bulletin de mars 1963 du *Groupe d'émulation artistique du Nivernais* et BL Amicale n°3 de 1974. p. 3

²⁸ BL Amicale n° 1, 1975.

J'ai vu la classe 1916 partir ainsi sans bruit, vers son destin et je ne l'ai pas oublié. Combien d'adieux, sous le cadran des heures, furent les derniers ?

Les vivants de mon âge, nombreux à manquer de mémoire, en lisant ces lignes, accorderont peut-être une pensée à ceux qui n'étaient coupables que d'avoir quelques années de plus et qui ne sont jamais revenus. À l'arrière, c'était ainsi durant cette période.

Adolphe Soulier (1919), président de l'Amicale, soulignait combien ces sentiments nous étaient communs à l'époque, alors que nos camarades, plus âgés de deux ou trois ans, étaient mobilisés et envoyés rapidement sur le front, où plusieurs trouvèrent la mort.

1916 - Le Professeur de dessin d'imitation, M. Schmidtt.

M. Schmidtt a été professeur de dessin d'imitation au lycée de Nevers de 1912 à 1926. De son séjour, demeure un souvenir. La mosaïque couvrant les sols de l'entrée et de l'allée centrale de l'église Saint-Pierre est due à l'étude de cet ancien professeur et porte sa signature. Outre la nouvelle écrite sur lui par Louis Rolland et intitulée *Le Chouel*, nous possédons un autre témoignage d'ancien élève, Pierre Peltier (1916), lui-même artiste peintre²⁹. M. Schmidtt était surnommé *Coco-bel-œil* ou *Le Pou*. (La salle de dessin était sous les combles, alors que celle de la classe de Peltier était alors au rez-de-chaussée).

Il nous arrivait aussi de monter aux étages. Mais comment notre petite équipe (20 à 25 seulement) si excitée fût-elle, engagée dans le vieil escalier de bois qui conduisait à la salle de dessin, tant bien que mal installée sous les combles, réussissait-elle à produire ce bruit épouvantable que, dans le lointain du passé, il me semble percevoir encore ?

Coco-bel-œil avait une tête bien étonnante. Quel beau modèle c'eût été pour un tailleur de pierre du XIIe siècle. Nous n'en finissions pas de détailler les imperfections de son crâne osseux, de son visage dissymétrique, sa laideur enfin, que notre méchanceté trouvait comique. Debout, résigné, il attendait dans son coin. Renonçant d'avance à la parole avant notre irruption, pour la forme, il avait écrit ou dessiné au tableau, deux ou trois choses. La séance allait commencer. D'attaque, le bruit gagnait partout, prenait aussitôt une extraordinaire ampleur. Nous possédions plusieurs bruiteurs assez exceptionnels. Mais qu'a bien pu devenir ce Taupin, dont les insolences et le cynisme nous confondaient ? Dressé, n'en pouvant plus, à bout de nerfs, hors de lui, l'index pointé sur l'adversaire, rouge de colère, la bouche tordue, dans le tumulte qui s'apaisait un instant tout exprès, Coco-bel-œil jetait avec violence les mots fâcheux que nous attendions. Alors la meute feignait l'indignation ; la tempête redoublait jusqu'à ce que le pauvre homme, impuissant, vaincu, et tel un pantin désarticulé, se fût effondré sur son triste siège de paille derrière la petite table pupitre qui lui servait de bureau.

Il ne pouvait alors attendre de secours que du bruit du tambour annonçant la fin de l'heure et qui le délivrerait enfin, au moins provisoirement de ses monstres.

Rassemblés autour d'une médiocre cruche échappée au désastre, quelques-uns d'entre nous, ni meilleurs ni pires que les autres, dessinant, étions plus ou moins retenus de participer à la frénésie générale. Mais, même à l'écart, il était impossible de résister longtemps à la contagion des trépidantes harmonies.

Et dire que c'est là, sans doute, dans ces conditions décourageantes, qu'est née la passion qui m'anime encore ! C'est bien l'heure vraiment de s'attendrir ... depuis longtemps déjà le cher homme n'est plus de ce monde. Avant de quitter les devoirs d'une vie austère auprès d'une sœur paralysée, il a bien dû pardonner à tous ...

Le même, dans les souvenirs de Louis Rolland.

Dans sa nouvelle *Le Chouel*, déjà citée, Louis Rolland (en littérature, Louis Francis) développe ses souvenirs sur M.Schmidtt en leur donnant un tour littéraire et en faisant de sa relation personnelle avec lui, un exemple de communication rendue impossible, à cause des situations sociales respectives et des obstacles que leur oppose le monde extérieur, ce qui est un des thèmes principaux de son œuvre romanesque³⁰.

²⁹ Bulletin de mars 1963 du *Groupe d'émulation artistique du Nivernais* et BL Amicale n°3 de 1974. p. 3.

³⁰ Voir notre étude sur la vie et l'œuvre de Louis Francis (Rolland) : *Louis Francis / Louis Rolland, romancier, ancien élève du lycée de Nevers*, in : Bulletin de la Société Nivernaise des Lettres, Sciences et Arts, 55^e vol. années 2006-2007.

Pour les besoins de la publication, il le nomme *Lembollé* et comme surnom, lui attribue celui de « *Le Chouel* » qui est le titre de la nouvelle. Nous ne savons pas grand chose du véritable M.Schmidtt mais le portrait qu'il en fait doit avoir bien des points communs avec le modèle. *Il nous venait de l'Est, où il avait longtemps exercé le métier de peintre sur verre, et, bien qu'il eût près de cinquante ans, il venait de passer ses examens de professeur, et connaissait avec nous les misères du débutant.*

Il n'avait pu résister au premier contact. Il est vrai qu'il n'était guère aimé. Non qu'il fut de stature faible ou de caractère timide. Bien au contraire ; il était grand, large d'épaules, une large chevelure blonde rejetée en arrière, et, tout d'abord, on eût pu le prendre pour un homme fier et plein d'autorité. Mais il avait une infirmité terrible. Il était sourd et lorsqu'on lui parlait, une sorte d'incertitude, d'interrogation anxieuse, faisait dévier ses regards. Cette faiblesse l'accablait ; en classe il nous donnait des indications hâtives, corrigeait nos essais du bout de son fusain, et passait rapidement, comme s'il eût craint qu'on lui posât une question à laquelle il aurait répondu de travers.

Les chahuts dans la salle de dessin selon Louis Rolland.

Dans ses souvenirs, Louis Rolland n'est pas tendre pour sa génération. Il présente l'ensemble des élèves comme dominés par une bande de vauriens. Il donne des noms fantaisistes à ses condisciples mais peut-être le Varnier qu'il cite est-il le Pierre Peltier cité ci-dessus.

Inévitablement, en moins d'une semaine, la bande de vauriens qui formait le groupe de choc de notre classe avait organisé la sarabande. Cela commença par le sans gêne ordinaire. Puis on raffina. Le Grous Lucas eut, un jour, l'idée de se lever et de faire semblant de parler au Chouel, remuant les lèvres sans émettre un son. Le malheureux répondit : « Je ne suis pas de cet avis ; il vaut mieux attendre ». Qu'avait-il donc lu sur les lèvres de Lucas ? Ce fut un déchaînement de rires, de cris, de hurlements sans nom. On recommença le coup d'autres fois, jusqu'au jour où le malheureux comprit qu'il était coulé.

Lui aussi souligne les colères subites et violentes de M.Schmidtt.

Il était capable de colères inimaginables. Mais elles répondaient bien plus au cours intérieur de ses pensées qu'aux mouvements de la classe. Parfois celle-ci se déroulait dans un tohu-bohu monstrueux, et le Chouel restait accoudé à sa table, le front appuyé sur une main ; de temps en temps il prenait la parole pour nous donner un conseil, comme si le chahut n'avait pas distrait notre attention. Au contraire, sa fureur éclatait sans raison.

Curieusement il établit un rapport entre ces colères et la présence d'un élève particulièrement doué pour le dessin et qui, lorsqu'il venait en cours, empêchait les autres de chahuter. Le professeur aurait dû se réjouir de sa présence et de son travail et semble, au contraire, l'avoir pris en grippe et le rendre responsable du chahut collectif. C'est bien un exemple typique de malentendu entre professeur et élève.

Ses colères coïncidaient le plus souvent avec la présence en classe de Varnier, dont on admire aujourd'hui les toiles. Celui-ci professait le plus parfait mépris pour l'enseignement du lycée, et « séchait » trois fois sur quatre la classe de dessin. Mais il s'imposait un « plâtre » de temps à autre ; il se mettait à dessiner et priait la bande à Lucas qu'elle voulût bien le laisser tranquille. Alors le Chouel devenait inquiet. Il avait signalé les caprices de Varnier à l'administration. Mais celle-ci n'en avait pas tenu compte. Le père Varnier était un architecte influent qui obtenait du proviseur, flatté, qu'on fit quelques entorses au règlement pour que son fils pût préparer les Beaux-Arts à sa guise, et, en particulier, sans subir l'enseignement de Lembollé. Celui-ci avait essuyé l'humiliation, mais il arrivait qu'il ne fût plus maître de ses nerfs.

Cette protection accordée à un élève, et lui conférant des privilèges, à cause de la situation et de l'influence de sa famille, n'était évidemment pas un cas isolé. Dans un lycée, aux effectifs étriqués, et où le niveau général des élèves et des résultats au baccalauréat n'était pas très brillant, il était nécessaire de « soigner » la clientèle et de « plaire » aux notabilités locales et aux gens influents. La situation du proviseur n'était pas facile. À sa décharge, il faut reconnaître qu'il accordait, de même, sa protection, souvent discrète, aux élèves méritants et dont la situation sociale était pauvre, et qui, eux, ne pouvaient bénéficier s'autres appuis sociaux.

Avec beaucoup de lucidité, Louis Rolland, qui était d'ailleurs lui-même issu d'un milieu pauvre et bénéficiait d'une bourse et de la bienveillance du proviseur, dénonce aussi le chantage odieux que certains voyous exerçaient sur l'administration et les professeurs à travers leurs parents. *Les brusques éclats du Chouel lui avaient déjà valu quelques histoires. Il faut dire que, dans son courroux, le Chouel usait d'un vocabulaire qui, d'ordinaire, au lycée, est réservé aux prises de bec entre élèves. De petites crapules, qu'aucun respect humain ne retenait, qui proféraient à haute voix, en pleine classe, d'ignobles propos, n'hésitaient pas à se plaindre à leurs parents de ce qu'au cours d'une de ses colères, le Chouel les avait traités de merdeux, de petits salauds et les avait menacés d'« avoir leur peau ». Les parents saisis d'une vertueuse indignation, venaient faire part au proviseur de leur inquiétude en face du danger que Lembollé faisait courir à l'éducation de leur fils.*

Une altercation entre le prof de dessin et un élève.

Le récit d'une altercation entre M.Schmidt (Lembollé) et l'élève Varnier (Pierre Peltier ?) est sans doute une reconstruction littéraire faite à partir de ses souvenirs, mais il donne une image synthétique valable de l'ambiance qui devait régner souvent chez M.Schmidt. Selon ce récit, celui-ci devait avoir, tout de même, de sérieux problèmes de caractère, indépendamment de l'indiscipline des élèves, puisque, pour une fois, la classe était calme et silencieuse.

L'incident se produisit alors que personne ne s'y attendait. Varnier était venu et avait obtenu un silence à peu près convenable. Le modèle proposé par le Chouel se composait d'un chapeau et d'un pardessus accrochés à un clou. Nous nous étions mis à travailler, mais, de temps en temps, nous nous penchions en arrière pour regarder ce que faisait Varnier. Or, celui-ci, après avoir exécuté un rapide croquis des vêtements dans le coin de sa feuille, avait commencé à dessiner un fragment des Panathénées, qui se trouvait juché sur un socle dans un coin de la salle.

Le Chouel avait fait le tour de la classe, puis était revenu vers le pardessus pour nous avertir de la valeur des ombres. Il restait maintenant assis à sa table, l'air absent, regardant fixement un bout de papier qu'il noircissait de hachures avec son fusain. Le galetas où nous nous trouvions ne connaissait guère de calme pareil qu'après quatre heures.

Tout à coup Lembollé se leva brusquement, les traits tirés, les yeux étincelants, et ses cheveux rejetés en arrière auraient donné à son masque un air terrible, si le pauvre homme eût pu inspirer la moindre terreur.

— J'en ai marre ! — s'écria-t-il d'une voix rauque.

— Ça y est ! — répondit un murmure qui circula sous nos visages baissés. Les dos s'arrondirent encore plus.

Le Chouel fit quelques pas hésitant. Puis il se précipita vers le Grous Lucas.

— Voyou ! — lui cria-t-il, — tu auras de mes nouvelles.

L'autre leva les yeux d'un air goguenard et répondit placidement :

— Moi ? Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Mais le Chouel n'entendait pas. Il se mit à crier de plus en plus fort.

— Pour commencer, ce sera deux heures ! Et puis, les autres, je vous avertis que si vous continuez à me tanner, vous y passerez tous !

Et ce fut la bordée d'injures qu'il employait habituellement dans ses accès de colère : « bande de gueules d'empeignes... morveux, mal torchés, etc... ».

Des rires parcoururent la salle. Le Chouel ne les entendait pas, mais il pouvait voir les épaules secouées, tandis que les visages se penchaient sur les cartons à les toucher.

Puis il fit à grands pas le tour de la salle et s'arrêta à côté de Varnier :

— D'abord, vous, qu'est-ce qui vous a dit de dessiner ce plâtre ?

Varnier, sans rien dire, détacha sa feuille, la mit dans son carton, et en prit une blanche d'un air excédé.

— Et puis, si vous n'êtes pas content, vous pouvez fiché le camp !

— C'est bon, — répondit Varnier — je ne vais pas vous gêner plus longtemps.

Et, baissant les yeux d'un air fort digne, il rangea ses affaires et sortit, tandis que le Chouel marmonnait des imprécations en tordant la bouche.

De l'incident à l'accident ...

Le récit de Louis Rolland se poursuit par un autre incident plus violent qui se termine par une blessure qui aurait pu être grave. La suite illustre bien le fossé d'incompréhension qui sépare le professeur de ses élèves même les mieux intentionnés et qui l'amène à refuser toute aide ou marque de sympathie de leur part.

À la suite de la sortie de classe de Varnier, le Grous Lucas éprouve le besoin de se manifester.

Alors le Grous Lucas se leva à son tour et proclama :

— C'est dégoûtant ! Je veux bien encaisser, même quand je n'ai rien fait. Mais je ne veux pas admettre l'injustice pour un talent comme celui de Varnier.

Cette protestation d'un garçon aussi impudent que l'était Lucas, soucieux uniquement de s'empiffrer de nougat, incapable de lire un livre ou de regarder une image, avait quelque chose d'irrésistiblement bouffon. Mais les types de sa bande lui firent un succès et, très sérieusement, affirmèrent qu'il avait raison.

Il se leva, rangea son carton dans le casier et se dirigea vers la porte.

Le Chouel, sans changer de place, se retourna vers lui comme le taureau qui, arrêté dans son élan, incline la tête vers le péon qu'il a chargé un moment auparavant.

— Où allez-vous ?

— Vous le voyez bien, je m'en vais.

— Restez à votre place !

— On n'a pas idée de ça...

— Allez-vous retourner à votre place ?

Mais Lucas tenait déjà le bouton de la porte.

— Nom de Dieu ! hurla le Chouel.

Et, d'un élan formidable, il se rua vers l'élève.

Or en passant au milieu de la salle, il oublia de se pencher sous la poutre, comme sa haute taille l'obligeait chaque fois à le faire. Le choc fut brutal. Rejeté en arrière, Lembollé se raidit pour ne pas tomber, en s'appuyant sur un chevalet. Il resta ainsi une demi-minute, très pâle, les yeux fermés. Puis titubant, il revint s'affaler sur sa chaise. Il avait au front une meurtrissure rougeâtre et un filet de sang lui coulait entre les sourcils. Il l'épongeait avec son mouchoir. Alors de gros sanglots le secouèrent et il pleura ; moins peut-être sous l'effet de la douleur que du trouble qui suivait le paroxysme de colère où il était monté.

Plus peut-être que les chahuts organisés ou non, ces incidents violents, qui semblent n'avoir aucune cause apparente, illustrent bien les problèmes de certains enseignants qui, en plus des indisciplines et incivilités des élèves, ont apparemment eux-mêmes de gros problèmes psychologiques ou de caractère. Louis Rolland raconte qu'à la suite de cet accident « de poutre », inquiet de l'état apparent du professeur, il était allé chercher de quoi faire un pansement et n'osant pas lui-même jouer les infirmiers, *je m'approchai tout simplement de la table et y déposai fiole et paquet de pansement.* Le professeur réagit très mal en le traitant de *Canaille* et retrouvant sa violence, *il saisit la fiole et la brisa à terre.*

Certains détails de ce récit le replacent bien dans le lycée de ces années de guerre. En effet, Rolland, ne voulant pas avoir recours à l'infirmerie du lycée : *il aurait fallu raconter l'incident à l'infirmière, qui l'eut rapporté au censeur,* était allé trouver un infirmier militaire, *Léger qui avait été camarade de mon frère* (son frère, Francis avait été tué sur le front, comme on l'a signalé plus haut). Ceci montre aussi une certaine connivence avec le professeur, contre l'administration, en évitant que le censeur n'apprenne l'incident.

Un autre aspect de M. Schmidtt.

Louis Rolland raconte que pendant les vacances d'été suivantes, ce professeur, qui se repentait peut-être d'avoir méchamment rejeté le seul élève qui avait voulu lui venir en aide, tenta lui-même un rapprochement. Le prétexte en fut un service qu'il demanda à sa mère. Il avait en effet besoin de son aide pour faire la récolte des poires dans son verger et les transporter à l'abri, chez lui.

À cette occasion Rolland découvre sa passion pour l'arboriculture : *il était curieux d'entendre parler avec animation cet homme dont depuis un an, je n'avais entendu que des*

ordres hâtifs ou des clameurs hostiles. Il lui révèle ensuite son autre passion, la construction de modèles réduits de machines industrielles : *Il y avait là des marteaux, des tours, des laminoirs, toutes sortes de machines – outils de la grandeur qu'on leur voit sur les catalogues ... une profusion inouïe de bielles, d'engrenages, de poulies, de fils de transmission.* Passion « honteuse » pour lui, sans doute, car il lui demande d'en garder absolument le secret.

On voit qu'il tente par cette démarche d'établir un lien, peut-être d'amitié, avec Louis Rolland : *C'était la première fois qu'un homme me faisait une confiance, et me prenait à témoin de ses raisons de vivre ... Peut-être avait-il compté sur mon habileté pour faire entendre à mes camarades, sans rien leur révéler, que leur professeur avait des préoccupations profondes, une passion qu'ils n'étaient pas aptes à comprendre encore, mais qu'ils devaient respecter, que l'enseignement du dessin ne l'intéressait pas plus qu'eux, et qu'ainsi leur insolence n'avait aucune justification.*

Mais cette confiance fut rompue par la bêtise du Grous Lucas et de son copain Parent qui lancèrent un chahut qui fit croire au professeur que Rolland avait trahi son secret. Cela se termina par une bagarre terrible en classe et bien entendu l'intervention du Censeur qui les menaça d'une comparution devant le Conseil de Discipline *aux fins d'exclusion.*

La suite de l'affaire illustre bien l'ambiguïté de la situation au lycée : *il changea d'avis : sans doute par égard pour ma situation de boursier, qui donnerait à la décision une gravité exceptionnelle ; sans doute aussi par pitié pour le Chouel, qui serait mis en cause devant ses collègues. Et, finalement, nous fûmes privés de sortie pour trois dimanches.*

1916 - Romain Baron.

Nous avons eu l'occasion de citer plusieurs fois le nom de cet ancien élève qui a laissé de multiples études et articles sur divers sujets concernant la région, parmi lesquels un bon nombre concernent l'histoire du Lycée. Décédé en 1985, son souvenir a été pérennisé par la municipalité de Nevers en 1991, en donnant son nom à une rue proche du Lycée Alain Colas.

À cette occasion, Maurice Laudet (1944) a rédigé un court résumé de sa vie³¹ :

Issu d'une famille modeste, Romain Baron, put grâce à une bourse, effectuer de très brillantes études au Lycée qu'il quitta en 1916.

Mobilisé à 19 ans, gazé sur le front de Champagne, il reprend ses études en 1919 et obtient l'agrégation de grammaire avant d'entamer une carrière de professeur en Tunisie et au Maroc, puis à Paris au Lycée Charlemagne.

Lorsque sonne l'âge de la retraite, il s'installe à Nevers, avenue Marceau, et commence alors pour lui, une période d'intenses recherches sur le monde rural nivernais d'avant la Révolution de 1789, sur la toponymie et les coutumes de notre région.

D'un esprit sans cesse en éveil, il aimait faire partager ses connaissances, les publiant dans les revues de nombreuses sociétés savantes, en particulier dans celle de la Société Académique du Nivernais dont il fut un temps le Président. Il étudia également la transformation du Collège de Nevers en Lycée.

Son érudition n'avait d'égale que sa modestie et sa compagnie faisait le bonheur de ses nombreux amis. Que sa mémoire reste liée, dans l'esprit de notre Amicale, à l'image du parfait honnête homme tel qu'on le définissait au XVII^e siècle.

Il avait rédigé ses mémoires de soldat qui furent publiés, après sa mort, sous le titre : *Les Carnets de guerre : 1917/1918*³².

Pour compléter ces informations signalons que pendant sa carrière de 22 ans en Tunisie et au Maroc, il s'était initié à l'arabe et que dans les années 1930, au Maroc, il eut parmi ses élèves, Medhi Ben Barka.

Son étude sur la transformation en 1860-1862, du Collège en Lycée, à laquelle fait allusion Maurice Laudet a été analysée et complétée dans le chapitre correspondant de notre étude. Mais beaucoup d'autres articles de Romain Baron concernent l'histoire du Collège et Lycée de Nevers et sont cités ou analysés au fil de nos pages³³. Pendant sa retraite à Nevers, il

³¹ BL Amicale n° 3 de 1991.

³² Centre Départemental de Documentation Pédagogique, Nevers 1988.

³³ Voir en particulier : *Une fondation nivernaise à Paris, le Collège de Hubant ou de l'Ave Maria*, ADN. M.S. 103.

avait fait des recherches sur l'histoire locale et en particulier sur la vie rurale. Plusieurs articles ont été publiés, notamment par la Société Académique comme *La vie quotidienne autrefois*³⁴.

Le cas de Romain Baron est aussi exemplaire de toute une catégorie d'élèves d'origine très modeste, qui ont pu faire leurs études au Lycée grâce à une bourse d'internat et qui dans ce milieu très favorable ont généralement obtenu de bons résultats, préludes à une carrière parfois brillante et qui pour une bonne part d'entre eux, s'orientait vers l'enseignement. Ce sera le cas de Louis Rolland déjà abondamment cité plus haut et que nous étudions ci-dessous.

Romain baron était né à Rémilly en 1898. Sur les palmarès il est noté comme originaire de Marcy, externe. Il a fait de brillantes études au Lycée de Nevers qu'il quitte en 1916. En Première, il avait obtenu le Prix d'Honneur (Composition française), le Prix d'Excellence, des 1^{er} prix dans presque toutes les disciplines soit en tout 12 nominations et avait été reçu à la 1^{ère} partie du Bac. avec la mention Bien. En classe de Philosophie, il avait obtenu le Prix d'Excellence, le Prix Achille Jacquinet, le Prix Louis Gautherot (histoire et géographie) et surtout le Prix d'Honneur (Dissertation française). Il trustait tous les 1^{er} prix (physique et chimie, mathématiques, histoire, histoire naturelle avec seulement un accessit de prix en géographie),

1918 – Louis Rolland alias Louis Francis.

En 1918, Louis Rolland, né à Nevers en 1900, achevait ses études au Lycée en classe de philosophie. Il y avait fait toute sa scolarité et s'était toujours montré un élève brillant. En 1916-1917, en Rhétorique, il avait décroché le Prix d'Honneur et avait fait de même en Philosophie l'année suivante, mais le prix de l'Association des Anciens Élèves ayant cessé d'être décerné pendant les années de guerre 1915, 1916, et 1917, il ne put y prétendre, mais reçut le Prix Louis Gautherot.

Avant lui, son frère aîné, Francis avait obtenu le prix d'Honneur de Rhétorique en 1906-1907 et celui de Philosophie l'année suivante, ainsi que le Prix de l'Association des Anciens Élèves. Reçu à l'École Normale Supérieure, agrégé de lettres, il commença une brillante carrière d'universitaire et un avenir d'homme de lettres s'ouvrait également pour lui. Réformé en 1912, il s'engagea en 1913, fut promu lieutenant sur le front et fut tué en 1914.

Louis Rolland suivit les traces de son aîné, École Normale Supérieure, agrégation de lettres, et poursuivit à la fois une carrière professorale et une carrière de romancier qui fut couronnée en 1934 par le Prix Théophraste Renaudot. En hommage à son frère aîné, il prit, comme nom de plume, Louis Francis. Il a publié une nouvelle et treize romans ou essais, la plupart chez Gallimard (Série blanche)

Mobilisé en 1939, il fut fait prisonnier et ne revint en France qu'après la fin de la guerre. Il avait enseigné à Constantinople puis à Rome et acheva sa carrière au Lycée Jacques Decour à Paris. Il est décédé à Paris le 9 novembre 1959.

Nous avons consacré une étude détaillée à son œuvre³⁵ qui ne mérite pas l'oubli dans lequel elle est tombée, très vite après sa mort. Il était resté très attaché à Nevers et à son Lycée et ne manquait jamais les réunions de l'Amicale³⁶.

Les deux frères Rolland avaient été internes au Lycée, bien que leurs parents fussent logés à Nevers, mais en 1914, comme nous l'avons vu plus haut, l'internat étant fermé, Louis Rolland resta dans sa famille et celle-ci, accueillit même trois autres pensionnaires dont Romain Baron, déjà cité. Ses souvenirs nous permettent de nous faire une idée de cette famille intéressante à plusieurs titres. C'est en effet un bon exemple de ces familles ouvrières qui voyaient dans le Lycée le moyen essentiel de promotion sociale de leurs enfants, aidées en cela par une bourse d'internat qui diminuait le coût encore élevé des études. Ces enfants se montraient souvent d'excellents élèves, conscient de l'importance qu'avait pour eux cette chance d'avenir qui leur était donnée comme l'affirme A. Soulier (1919)³⁷. *Louis Rolland, de même qu'un certain nombre de très bons élèves de l'époque, souvent boursiers, était d'origine*

³⁴ M.S.A.N. tome 77, 2002.

³⁵ *Louis Francis / Louis Rolland, romancier, ancien élève du lycée de Nevers*. In Bulletin de la Société Nivernaise des Lettres, Sciences et Arts, 55^e vol. années 2006-2007.

³⁶ Voir aussi *Groupe d'émulation artistique du Nivernais XLVIII* e exposition 1960 article signé MR p. 61. Aussi : BL Amicale : articles de Lucien Page (3 / 1990) et de A. Soulier (3 / 1972).

³⁷ BL Amicale 3 / 72.

modeste ; et je revois son père, surveillant de travaux à la Ville, la pèlerine (avec capuchon) sur les épaules, circulant par les rues de Nevers, de la même allure, un peu saccadée, que son fils.

Avec Romain Baron, nous pénétrons dans son foyer : M. et Mme Rolland habitaient au 23 de la rue Saint-Étienne, au deuxième étage, dans une maison très ancienne, dont le pignon, percé d'une large baie, donnait sur la rue, et dont le rez-de-chaussée abritait une échoppe de cordonnier. Le fils de la maison, Louis Rolland, (Lili pour les intimes), avait deux ans de moins que moi et manifestait déjà des dons littéraires éclatants. Il avait à la fois l'intelligence, la verve, la fantaisie et l'humour. Excellent élève, ce n'était pourtant pas un bûcheur ; du moins, il ne nous donnait pas cette impression.

Fils de cultivateur et élevé à la campagne, c'était la première fois que j'allais vivre dans une famille ouvrière et celle-ci était d'une rare qualité.

Le père Rolland avait, je crois, dépassé la soixantaine, mais il était encore très alerte. Ancien tailleur de pierres, la guerre, qui avait interrompu la construction, l'avait mis au chômage et il avait été embauché par la municipalité de Nevers comme surveillant de travaux. Bien que doué d'une intelligence très vive, il n'avait fait que des études primaires, mais la fréquentation des hommes et la pratique du syndicalisme et de la mutualité lui avaient beaucoup appris. Il suivait de près la politique et nous parlait avec admiration de Paul Boncour, qu'il avait entendu peu avant la guerre dans un congrès ouvrier. Vers 1920, si mes souvenirs sont exacts, il fut fait chevalier de la légion d'Honneur et cette distinction était d'autant plus éclatante qu'elle n'était, comme aujourd'hui d'ailleurs, que rarement accordée aux gens du peuple.

Tandis que son mari était plutôt de caractère jovial, madame Rolland, toujours de noir vêtue, et ne riant jamais, était figée dans son deuil et ne pouvait se consoler de la perte de son fils aîné, Francis. Ancien normalien et agrégé des lettres, réformé en 1912, et engagé volontaire en 1913, il était parti à la guerre comme sergent au 92^e d'infanterie. Il avait été promu sous-lieutenant sur le front et il était tombé glorieusement au début de 1915. Sa mère bien que foncièrement bonne et, plutôt portée à l'indulgence, n'avait pas de paroles assez dures pour stigmatiser les embusqués qu'elle connaissait, restés à Nevers ou à l'arrière front, et certaines femmes de mobilisés qui menaient joyeuse vie.

Ayant la charge de six personnes, elle ne perdait jamais un moment, menant de front les courses, la préparation des repas, le lavage, le repassage et le raccommodage.

Ce témoignage permet de comprendre la mentalité de la population pendant ces années de guerre avec tous ces facteurs antagonistes, la douleur et le deuil des uns, les trafics et compromissions de ceux qui profitaient des circonstances, pour échapper à la mobilisation ou tout au moins au front, et cette ambiance, également attestée par ailleurs, de fête un peu paradoxale. Ce bouleversement était favorisé par le relâchement des contraintes morales et sociales provoqué par la mobilisation des hommes valides, les brassages de populations liés aux évacuations des régions envahies et peut-être par le sentiment du danger, de la mort imminente.

Avec A. Soulier (1919), nous voyons Louis Rolland en classe, Louis était externe surveillé en 5^e quand j'arrivai au Lycée en 6^e comme interne en octobre 1912. L'année suivante, nous étions dans la même étude, laquelle réunissait sous l'autorité de Conquet, les classes de 4^e et de 5^e et donnait sur la cour des moyens. Il fut toujours dans une classe de valeur exceptionnelle, avec Roger Ballet, Raymond Champion, Louis Chervin, Jacques Thibault. C'était un élève particulièrement brillant, merveilleusement doué pour les lettres, en même temps qu'un caractère, un audacieux, un sportif, et un excellent camarade.

Alors que j'étais en 5^e, je me plaignais à lui de mes notes en composition française ; il lut mes copies déjà corrigées par Clément, m'en fit la critique et m'apporta longtemps une aide intelligente dans les devoirs à venir ; à la fin de la 4^e, j'avais rétabli l'équilibre ; nous devions à partir de là, rester liés pour toujours.

Au cours de nos six années de lycée communes, le rugby nous réunissait tous les jeudis ; déjà entraîneur d'hommes, armé de son fifre, il était le boute-en-train de l'équipe première, commandée par René Gauthier, dans ses déplacements, à l'occasion des matches à l'extérieur en 1917-18.

La médaille De Coubertin lui fut attribuée en 1918 à raison de ses efforts dans les études, ses succès sportifs, ses qualités d'énergie, de loyauté et de maîtrise de soi.

Dans une nouvelle publiée en 1937, *Le Chouel*³⁸, il évoque ses années de lycée et plus particulièrement son professeur de dessin et les chahuts mémorables qui se déroulaient dans son cours. (Voir plus haut)

Louis Rolland était resté très fidèle à son Nivernais natal. Membre actif de l'Amicale des anciens élèves et du Groupe d'émulation artistique du Nivernais, il met dans chacune de ses œuvres, même sans aucun rapport avec le Nivernais, un ou plusieurs petits détails qui l'évoquent et sont autant de clins d'œil à ses lecteurs. Il écrit en 1933, un récit : *Le Précurseur* (souvenir de son séjour à Stamboul), spécialement pour le catalogue de la 23^e exposition du Groupe. C'est peut-être aussi, grâce à lui que Roger Ikor, avec qui il avait partagé sa captivité en Poméranie, avait connu Nevers qu'il évoque dans *Les eaux mêlées* (Prix Goncourt 1955).

En 1939, il avait été sollicité, semble-t-il par le Président de l'Amicale, pour donner quelques autres souvenirs sur ses années de lycée. Il le prie de l'en excuser dans une lettre³⁹ : *J'avais même noté quelques anecdotes qui auraient pu te convenir. Mais tout se tient dans le monde, depuis l'humeur du Chancelier d'Allemagne jusqu'aux souvenirs sur un lycée de province française. Et le tohu-bohu auquel nous assistons m'a fait changer plusieurs fois d'idée, hésitant entre le « plaisant » et le « bien senti », ou même pour te l'avouer, entre le souvenir attendri de la « dernière » et le « testament sentimental » en vue de la « prochaine ». Il y a aussi que j'ai voulu mettre au point un bouquin avant les Rameaux, et que je me suis obligé à ne pas penser à autre chose ...*

La menace de la guerre était en effet bien présente et on comprend bien les inquiétudes et appréhensions de Louis Rolland. Mais il est dommage qu'il n'ait pu évoquer ses souvenirs de lycée, autres que ceux dont il avait déjà fait part dans *Le Chouel*.

1919 - Une photo de l'équipe du C.A.L.N.

Nous n'avons pas retrouvé de photo de l'équipe du C.A.L.N. avec Louis Rolland et son fifre. Signalons qu'il avait gardé le goût de la musique et lorsqu'il partit pour le front en 1939, il n'oublia pas sa flûte traversière. Prisonnier en Poméranie, il en jouait chaque jour et fut avec son instrument le héros d'une aventure qui mit en émoi les autorités du camp⁴⁰. Mais nous pouvons avoir une idée de l'allure de son équipe, par une photo de l'année suivante.

Joël Muzerelle nous a communiqué une photo de l'équipe de rugby en 1919 (voir ballon ovale tenu par le joueur du centre). Il n'y a pas d'autres précisions sur la date. L'un des équipiers tient une sorte de drapeau blanc avec en noir, les lettres C.A.L.N. Il y a six équipiers debout au troisième rang, sept debout au deuxième et quatre assis devant. Soit au total dix-sept jeunes gens. Les tenues sont assez variées, shorts blancs de diverses longueurs, maillots noirs. Le jeune homme à gauche de la photo n'est pas en tenue de sport, mais en costume avec veste type : saharienne à quatre poches ; chemise blanche et cravate noire.

1919 - Le docteur Émile Subert.

Le docteur Émile Subert, qui présidait l'Amicale des anciens Élèves depuis 1899, décéda en 1919. Lors de la réunion du 19 avril 1919, M. Massé fut élu à la présidence. Le compte rendu de cette séance contient en annexes, les discours prononcés lors des obsèques de M. Subert par le docteur Houzé et par M. Gérin (au nom de l'Amicale).

Outre la carrière médicale du docteur Subert, dont nous avons déjà fait état⁴¹ ses collègues insistent beaucoup sur ses aspects plus « humanistes ». Selon le docteur Houzé, *d'intelligence très ouverte, passionnément attaché à Nevers, dont il connaissait merveilleusement l'histoire, membre de la Société des lettres, sciences et arts du Nivernais, où ses communications furent si souvent appréciées, Émile Subert trouvait donc le temps de s'évader momentanément de la médecine pour s'occuper d'art et de littérature.* M. Houzé signale aussi que Subert fut un des fondateurs de l'Association des médecins de la Nièvre et en

³⁸ *Le Chouel*. Nouvelle publiée dans *La Revue de Paris*, livraison du 1^{er} août 1937, p. 616 à 631. BMN AS 12091.

³⁹ BL Amicale, 66^e année, p. 76.

⁴⁰ Voir notre étude citée plus haut.

⁴¹ Voir partie 1832 — 1857 de l'histoire du Collège et Lycée de Nevers.

devint même président. Il le considère comme *une des figures les plus connues et les plus sympathiques de notre ville, en même temps qu'un très aimable et très obligeant confrère.*

M. Gérin évoque surtout le président de l'Association des anciens élèves en rappelant qu'il était *un des plus anciens parmi les anciens élèves du Lycée et du Collège de Nevers.* Il évoque *sa bonhomie souriante ... servi par une excellente mémoire, connaissant tous les détails de la vie de Nevers et de ses habitants, le Dr Subert aimait à rappeler ses souvenirs de jeunesse, à parler de ses vieux amis. Homme d'esprit, aimable et gai, sa conversation, souvent émaillée de quelques pointes caustiques, était recherchée par tous ceux qui avaient su découvrir, sous une apparence d'ironie, la bonté de son cœur et la sincérité de ses affections.*

Il n'oublie pas de signaler l'attention qu'il portait au devenir de tous les anciens élèves du Collège et Lycée de Nevers : *il suivait attentivement la vie de ceux qui avaient fréquenté notre vieil établissement universitaire.* C'est en effet à lui que nous devons une bonne partie des informations que nous avons données sur les professeurs et élèves ainsi qu'en témoignent nos références.

Le docteur Émile Subert (le Dr. Subert père, comme il est souvent indiqué car ses fils furent aussi médecins à Nevers), est une figure remarquable parmi les anciens élèves du vieux Collège de Nevers. On ne peut que regretter qu'il n'ait pas rédigé tous ses souvenirs sur la vie du Collège et du Lycée, tels qu'il les a connus au cours de sa longue vie. En l'absence des archives disparues, ses souvenirs auraient été une mine de renseignements.

1919 - Paul Péchery

Fils d'instituteurs nivernais, né en 1900, Paul Péchery ⁴², originaire de Narcy, était entré au Lycée en 1912. L'absence de palmarès pour les années 1913 à 1918 ne permet pas de suivre sa carrière au Lycée. Il fut reçu au Bac Mathématiques en 1919. Cette année-là, il avait obtenu le prix Achille Jacquinet et 7 nominations, il semblait surtout doué en anglais. Il fait des études supérieures de pharmacie et après quelques années consacrées à la recherche, il entre en 1928, à la "Coopération Pharmaceutique Française" à Melun. Il est décédé en 1958.

1919 – Le Livre d'Or. La célébration du souvenir.

Comme on l'a signalé plus haut, l'Association des anciens élèves dont la vie et les activités avaient été perturbées par la guerre puis en début d'année 1919, par la mort de son Président le docteur Émile Subert, reprend le rythme normal de ses réunions le 19 avril. Parmi ses premières décisions, plusieurs sont significatives du traumatisme causé dans l'opinion publique par la guerre.

L'une de ses manifestations est la célébration du souvenir des nombreuses victimes du conflit. Nous avons signalé plus haut les prix spéciaux fondés en souvenir d'anciens élèves ou anciens professeurs morts dans les combats en nombre tel que l'Amicale, supprime ses prix habituels, mis à part la médaille d'or.

Une autre forme de ce culte du souvenir est l'érection de « monuments ». Le premier auquel pense l'Amicale est la publication d'un *Livre d'Or, contenant la liste de nos morts de guerre, ainsi que celle des décorés, cités et promu*, qui ⁴³ *rappellera à leurs familles, ainsi qu'à tous nos adhérents, la générosité de leur sacrifice et l'éclat de leur vaillance, dont le souvenir nous remplit d'une douloureuse, mais légitime fierté.*

Pour couvrir les frais de cette édition et ceux d'une plaque commémorative, il fallut décider une cotisation supplémentaire ⁴⁴ *exceptionnelle de dix francs, moitié pour le livre d'or, moitié pour le monument.*

La Ville de Nevers, de son côté avait lancé une souscription pour un *monument qui sera élevé à Nevers à la mémoire des Nivernais morts pour la France.* L'Amicale décide d'y participer pour une somme de 500 f, ce qui était considérable étant donné ses ressources financières.

⁴² BL Amicale, 86e année, 1959, p.14.

⁴³ Registre de l'Amicale, assemblée générale du 2 octobre 1919.

⁴⁴ Registre de l'Amicale, réunion du Comité du 1^{er} octobre 1921.

Le départ de Monsieur Méchin.

Monsieur Méchin prit sa retraite tout de suite après la guerre. Ses deux fils avaient fait leurs études au Lycée. Tous deux avaient participé aux combats de la grande guerre. En 1921, l'un, René, dirigeait la construction du chemin de fer entre Fez et Tanger. L'autre, venait d'entrer à l'École Polytechnique après avoir conquis sur le champ de bataille les galons de capitaine. Lui-même resta à Nevers et devint conseiller municipal en 1920. Il y est décédé en 1938.